

POESIA



RASSEGNA INTERNAZIONALE
DIRETTA DA

MILANO REDAZIONE
VIA SENATO, 2

F.T. MARINETTI

N. 3.-4.-5.

ALBERTO
MARTINI
+ 1905 +

Aprile - Maggio - Giugno

Anno II. - 1906

À MADAME ADA NEGRI

Dans le sinistre accablement des soirs d'été,
sur cette platitude immense des campagnes
marécageuses, où le Tessin va serpentant
avec solennité, parmi les verdoyants
rideaux des peupliers, s'élève sourdement
un fantôme au long corps de torse fumée jaune
dont l'haleine fétide allume le sang pâle
aux miséreux qui voient leur bras cadavéreux
se couvrir tout à coup de taches pellagreuses.

Tels des cliquets de bois annonçant des lépreux,
le bruit sec de leurs dents grelottantes de fièvre
les précède tandis qu'ils s'en vont pataugeant,
les jambes lasses, dans la fange des rizières,
vers l'écume argentée de ce fleuve enivrant,
où le soir liquéfie ses nuages de miel.

C'est dans ces flots mués en breuvage immortel,
qu'ils sombrent à jamais pour étancher leur soif
et dénouer le noeud torturant de leur gorge.
— « O mort, c'est sur tes dents que nous allons goûter
l'assouvissant baiser de glace qui délivre!... »

Et toi qui enseignais la grammaire aux enfants
dans la cahute au toit croulant qui leur servait d'école,
tu suivais d'un regard vitreux de jeune folle
les nuages qui vont pavoiser l'occident.

Ta main rythmait la mélodie rauque des mioches
pendant que les pures étoiles reflétées
germaient au fond des chaudes flaques du purin,
et que des mouches vertes gonflées de pourriture
venaient baguer tes doigts de riches émeraudes!....

— « Oh! quels éblouissants Paradis de bonheur
allez-vous donc me découvrir, o draperies
de feuillages bruissants qui cachez le Tessin?
O Lune convulsée d'un amour impossible,



tends-moi donc ton échelle extravagante et bleue
pour que je puisse m'évader de ce cachot!
Tu vois! Mon génie chante, éperdument, comme on se noie,
en culbutant son corps du haut d'un promontoire.

Liberté, o condor, ton envergure immense
et noire a l'élastique ampleur des horizons!...
Je sais que ton essor est pareil à mon âme
qui s'enflamme en volant vers un azur plus vaste
et plus pur et toujours plus abreuvant encore!...

Tue-moi donc, Liberté, je chanterai ma mort! »

F. T. Marinetti.

POESIA ha pubblicato i medaglioni di G. Pascoli, della Comtesse de Noailles, G. Marradi, Gustave Kahn, A. Colautti, Henri de Régnier, Térésah, Viélé Griffin, S. Ferrari, Paul Fort.

POESIA pubblicherà i medaglioni di Jean Moréas, E. Verhæren, S. Merrill, L. Tailhade, C. Maclair, F. Jammes, A. Mockel, Saint-Pol-Roux, P. Claudel, A. De Bosis, V. Aganoor, F. Chiesa, D. Tumiati, H. Vacaresco, A. C. Swinburne, Arthur Symons, W. C. Yeats, Fred. Bowles, R. Dehmel, Arno Holz, S. Rueda, E. Marquina, Ruben Dario.

I NUOVI GRANDI CONCORSI DI POESIA: OLTRE 3000 LIRE DI PREMI

“**POESIA**”, entrando nel suo secondo anno di vita, forte dell'altissima autorità conquistata nei circoli letterari di tutta Europa per la assidua collaborazione dei maggiori poeti contemporanei e più ancora per i criteri audaci ed elettissimi che sempre c'inspirarono, vuol rendere più ampia e più utile l'opera sua nel movimento poetico internazionale, porgendo il più valido e pratico aiuto ai giovani ingegni ancora ignoti. Con questi intenti, **POESIA** bandisce tre grandi concorsi di cui diamo qui sotto le norme:

Primo Concorso

“*Poesia*”, bandisce un concorso aperto a tutti per uno studio critico in lingua italiana sull'opera poetica di

Giovanni Pascoli

Il premio sarà di **L. 1000.**

Scopo di questo primo concorso è di proclamare degnamente fra gli stranieri il genio del grande poeta nostro.

POESIA pubblicherà alcuni saggi dell'opera vincitrice.

Tale opera, a spese della rassegna, sarà pubblicata interamente in volumi di *nostra edizione*, in **italiano** e in **francese**.

La direzione di **POESIA** assume la tutela dell'opera pubblicata per curarne la vendita sulla quale si riserva il 50 0/0 che andrà ad accrescere il fondo premi per i successivi concorsi di **POESIA**.

Il resto sarà devoluto all'autore dello studio critico.

L'opera premiata rimane di assoluta proprietà di **POESIA**.

Lo studio critico, per la sua lunghezza, dovrà superare le *cento pagine* di stampa.

Il ritratto del vincitore, disegnato da Enrico Sacchetti, sarà pubblicato in **POESIA** e nei volumi.

Ogni manoscritto dovrà essere accompagnato dalla bolletta di abbonamento a **POESIA** per gli anni 1906 e 1907. (L. 20).

Chiusura improrogabile il 30 Settembre 1906.

Secondo Concorso

“*Poesia*”, bandisce un concorso libero a tutti per un **Volume di versi italiani**

I versi dovranno essere inediti, originali e moderni nel pensiero e nella forma.

Sono ammesse tutte le forme di componimenti poetici in qualunque metro e di qualunque argomento.

Il volume potrà consistere in un poema unico oppure in una raccolta di poesie varie.

Il volume prescelto sarà pubblicato e divulgato a spese di **POESIA**, alla quale è riservato ogni e qualunque diritto di proprietà.

La direzione di **POESIA** assume la tutela dell'opera pubblicata per curarne la vendita, sulla quale l'autore percepirà il 50 0/0.

Il resto sarà devoluto al fondo premi per i successivi concorsi di **POESIA**.

Ogni manoscritto dovrà essere accompagnato dalla bolletta d'abbonamento a **POESIA** per gli anni 1906 e 1907. (L. 20).

Chiusura improrogabile il 30 Settembre 1906.

Troisième Concours (International)

“*Poesia*”, ouvre à tous les poètes un concours pour

Un poème inédit

écrit dans une des langues suivantes: **italienne, française, espagnole, allemande, anglaise.**

POESIA couronnera le poème qui se distinguera entre tous par la puissance et l'originalité de sa conception et par l'harmonie de son style et de ses rythmes, sans aucun parti pris pour des sujets ou des formes prosodiques déterminés.

POESIA attribuera **1000 francs de prix** à l'auteur victorieux.

Le poème paraîtra à la place d'honneur de **POESIA**, avec le masque de son auteur dessiné par l'illustre peintre E. Sacchetti.

Le poèmes envoyés par le concurrent devront être inédits et accompagnés du bulletin d'abonnement à **POESIA** (année 1906).

L'abonnement à **POESIA** est de 10 fr. en Italie et de 15 fr. à l'étranger.

La fermeture de ce concours international est fixée au **30 Septembre 1906.**

EDIZIONI DI POESIA:

È imminente la pubblicazione di:

L'ESILIO

poema in prosa, in tre parti di **Paolo Buzzi**,
vincitore del I.º Concorso di *Poesia*

I.ª parte: **Verso il Baleno** (Lire 3,50.)

II.ª parte: **Su l'ali del Nembo** (Lire 3,50.)

III.ª parte: **Verso la Folgore** (Lire 3,50.)

Copertine a colori di Enrico Sacchetti.

In preparazione:

LES FEMMES EN JAUNE

poème de **F. T. Marinetti** (3 fr. 50.)

La magnifica opera *L'Esilio* di PAOLO BUZZI sarà data in dono agli abbonati 1906.

Sem Benelli e Vitaliano Ponti non fanno più parte della Direzione di POESIA, pur rimanendo fra i nostri migliori collaboratori ed amici.

LA DIREZIONE.

IL TRIONFO DI "POESIA",

Vedi nei numeri precedenti i giudizi di PAUL ADAM — GUSTAVE KAHN — STUART MERRILL — FRANCIS VIÉLÉ GRIFFIN — COMTESSE DE NOAILLES — RACHILDE — HÉLÈNE VACARESCO — SAINT-POL-ROUX — JEAN MORÉAS — EMILE VERHAEREN — PAUL CLAUDEL — PAUL FORT — ANDRÉ GIDE — ADA NEGRI — BERTOLAZZI e dei giornali GIORNALE D'ITALIA — AVANTI — MARZOCCO — PETITE REPUBLIQUE — MERCURE DE FRANCE — LE TEMPS — LE GIL BLAS — LES PYRAMIDES (Cairo) — BORSEN COURIER (Berlino) — EL DIARIO (Buenos Ayres) — PALL MALL GAZETTE.

Mon cher poète,

La reception, il y a quelques jours, du dernier numéro de Poesia m'a rempli de remords et d'inquietude. Vous ai-je remercié pour l'envoi du Roi Bombance et vous ai-je dit à quel point m'a délecté cette enorme et glorieuse satire? Si j'ai manqué à ce devoir, veuillez m'en excuser sur mes nombreuses occupations de l'hiver dernier. Je regrette de n'avoir pas reçu le questionnaire de Poesia à propos du vers libre. J'aurais été bien aise de sortir quelques opinions à ce sujet. Mais nous retrouverons cela une autre fois.

Avec toutes mes amitiés, veuillez trouver ici, cher Poète, l'expression de ma fidele et cordiale admiration.

Laurent Tailhade.

Mon cher ami,

Je vous enverrai très incessamment la photographie que vous voulez bien me demander, ainsi que mon papier sur le vers libre, dont je ferai en sorte de parler exactement, ce qui n'est pas le fait de tous ceux qui ont abordé la question. Quant aux vers inédits, il y a bien longtemps que je n'en écris plus. Néanmoins je vous enverrai sous peu quelque chose, afin d'avoir l'honneur et le plaisir de figurer dans votre belle anthologie.

Mes deux mains.

Laurent Tailhade.

Sehr geehrter Herr!

Ich danke Ihnen für Ihre Bücher und die liebenswürdige Widmung, und werde mir im Frühjahr erlauben, Ihnen eine Gegengabe zu machen. Die Zeitschrift Poesia ist als eine wirkliche Bereicherung des internationalen Geisteslebens zu begrüßen, besonders im Hinblick auf die lateinischen Nationen.

In Erwiderung Ihres Künstlerischen Vertrauens und mit besonderer Hochachtung.

Blankenese Hamburg.

R. Dehmel.

Cher Poète,

Je vous remercie de votre sympathique lettre et de l'envoi des numéros de votre belle revue et de vos deux œuvres si différentes et si également vivantes.

J'ai le grand plaisir de vous offrir un morceau inédit, écrit en Italie, pendant quelques jours inoubliables passés à Rimini. Je me rappelle très bien de vous avoir entendu faire une conférence à Rome, en l'hiver de 1903, où vous avez lu des vers.

J'attends chaque mois l'arrivée de Poesia avec beaucoup d'intérêt.

Un des poèmes qui me hante le plus ce sont les beaux rythmes presque bibliques de Paul Claudel. Je vous prie de donner mes meilleures amitiés à Angeli et de me croire votre tout dévoué.

Arthur Symons.

Queridos amigos,

Senores Marinetti y Leon Pagano: Tengo un verdadero gusto en enviarles lo que me piden, versos inéditos y un retrato. Va además mi último libro Fuente de salud. La poesia que mando a V. des: Los evangelios de las cigarras, creo que por lo penetrante y trascendental y atrevido de su pensamiento, sintetiza mi modo de ser definitivo, como poeta, puesto que además tiene la poesia en cima una carga de sol de Espana y de notas de cigarras.

El cantar solo por cantar, mi querido y admirado Leon, lo dejé desde hace años, y hoy digo á nuestra raza espanola desde los grandes rotativos, desde los periódicos para muchedumbres de Madrid, mucha forma, si, muchos calados de estilo, muchos bordados del idioma, pero tambien, á la vez, una idea amplia y de alcance en cada poesia.

Como hace años que no nos vemos, mi cultísimo Pagano, acaso no sepa V. que yo preferí, á ser solo un bordador del estilo, ser á la vez, el cantor de las muchedumbres: difíciles son las dos cosas juntas, pero tienen la bondad las gentes de hoy, de decir que las poseo. Preparo para el próximo invierno: Trompetas de órgano, que creo es la obra

que mejor, más claramente y más fuertemente, sintetiza mi temperamento de artista.

De la adjunta nota impresa, mi querido Leon, podía V. hacer un retrato literario mío, exacto, lleno de detalles, muy ajustado á la verdad, pues es importantísimo cuando un artista hace su entrada en una nacion, que se le vea tal como es; de lo contrario, si el retrato intelectual está mal hecho, se queda equivocada la figura para toda la vida. Yo no soy ya el cantor de Andalucia que V. conoció, no, no, no, no; ya, desde hace mucho tiempo, pretendo ser el cantor de la Humanidad y de la Naturaleza y del Amor.

Perdonen Ustedes la franqueza y claridad con que escribo en la intimidad: más vale ser claro que dar unas líneas equivocadas por culpa de la etiqueta y del momento social en que se habla.... Gracias por el envío de Poesia: es una de las Revistas más bellas del mundo: en ella está el pensamiento de todas las naciones hecho cristal incorruptible, hecho ritmo eterno, hecho verso

Mi poesia: Los evangelios de las cigarras no quiero que se traduzca: en la traduccion pierde mucho la poesia: si se puede hacer una nota breve, en prosa, de su pensamiento.

Adios, adios, viva la tierra del Arte; viva Italia!

Salvador Rueda.

Mon cher confrère et ami,

Je tiens à vous dire combien j'ai aimé votre Roi Bombance, si fort et si profondément satirique sous sa forme bouffonne C'est un noble livre; c'est une œuvre!...

Je vous remercie donc et de tout cœur, pour le plaisir d'art que je vous dois.

Je vous remercie aussi d'avoir songé à m'envoyer les livraisons de Poesia. Dans votre beau pays d'art et de lumière vous avez entrepris une magnifique tâche pour la gloire des lettres françaises.

On ne vous en saura jamais trop de gré.

Dès que je me serai acquitté de quelques travaux urgents, je vous enverrai un poème ou une page lyrique: et cela avec le plus grand plaisir, car je serai très fier d'être votre collaborateur.

Croyez bien, mon cher confrère et ami, à toute mon affectueuse sympathie.

Marcel Batilliat.

Caro Marinetti,

Ricevetti a suo tempo Le Roi Bombance, Destruction e **Poesia**. Ho letto i due volumi, scorso la raccolta ammirando l'originalità e la forza, benché troppo spaventato dalle non rare stranezze. Anche queste sono manifestazioni di esuberanza giovanile.

La ringrazio quindi del suo dono gentile e la saluto cordialmente.

Guglielmo Ferrero.

Dal "Gil Blas",

La France est la source et le foyer, elle est le laboratoire de tant de progrès et de beautés diverses. Ouvrons les fenêtres, soulevons les écluses, laissons la lumière et la flamme se répandre dans l'univers. Je saisis avec empressement un savoureux exemple de cette diffusion intellectuelle, et aussi du reflux de la pensée, de l'émotion étrangères vers nous, notre langue et notre manière de sentir.

Depuis plusieurs mois je reçois **Poesia**, revue internationale d'un poète né en Italie, mais français d'élan et d'écriture, F.-T. Marinetti. La couverture de ces fascicules nous montre l'hydre de vulgarité et d'ignorance traversée par les flèches d'une walkyrie debout sur un Parnasse qui serait un Mont-Salvat. Là, des Italiens, des Espagnols, des Allemands, des Anglais, des Américains, des Français se coudoient sur un papier de luxe, chantent la Beauté antique et moderne avec tous les rythmes, selon toutes les formes. F.-T. Marinetti, le chantre de la *Conquête des étoiles* et de *Destruction*, où affluent les inspirations les plus tumultueuses, les plus hardies, les plus récentes et les plus futures aussi, F.-T. Marinetti, le tragique prosateur de ce *Roi Bombance*, satire sociale déchaînée, dépense sans compter son zèle et son talent en faveur d'un épanouissement mental qu'alimente l'esprit français principalement, de sa séve et de sa chaleur. Dans les pages terminales du plus récent cahier, commence une enquête sur les réformes rythmiques et métriques de la littérature poétique. Les discussions que *Gil Blas* inaugura il y a quelques mois sur le vers libre et le vers libéré sont ici reprises, dans une enquête qui fait appel aux lyriques de tous les pays. Là je trouve côte à côte Alma Tadema et la comtesse de Noailles, Fred. Bowles et Paul Adam, Maria Star et Emile Verhaeren, Hélène Vacaresco et Ricciotto Canudo, Henri de Régnier et Sem Benelli, Francis Viélé Griffin et Louis Payen, Prinz Emil von Carolath et Camille Mauclair, des inconnus et des maîtres, mais tous marqués du signe mystérieux de l'enthousiasme lyrique.

Oui, je crois, pour ma part, faire œuvre bien française en félicitant ici cette revue polyglotte, mais où le français domine, fondée et éditée à Milan par un écrivain d'au delà les Alpes,

qui a choisi notre langue pour exprimer ses magnifiques espoirs et formuler ses vibrantes pensées.

"**Poesia**, m'écrit Marinetti, a publié des vers inédits des plus grands poètes d'Europe, mettant en saillie tous les jeunes inconnus de talent sous les feux réverbérés des noms illustres".

Le cœur de notre patrie bat partout où se propagent son langage et ses doctrines. L'Italie, qui nous est particulièrement chère, nous envoie, en **Poesia**, un beau témoignage de fraternité; elle sait bien qu'en revanche nous avons le culte de ses grands hommes et que, chez nous, ils sont chez eux.

Jules Bois.

Dal "Das Literarische Echo",

Unter dem Zitel **Poesia** hat im vorigen Jahre in Mailand eine von Marinetti, Ponti und Benelli geleitete internationale Zeitschrift für lyrische Dichtung zu erscheinen begonnen, die sich rasch einen hervorragenden Plak errungen und viele der vornehmsten Lyriker, zunächst der romanischen Länder, um sich gesammelt hat. Die Zeitschrift will für die tosmopolitische lyrische Dichtung dasselbe werden, was die eingegangene "*Cosmopolis*" für internationale Kritik und Prosadichtung war; sie beabsichtigt allmählich ein vollständiges Gesamtbild der zeitgenössischen Lyrik zu geben. Die z. Z. sehr schwungvollen und begeisterten Zustimmungs-Erklärungen tragen die Unterschriften von D'Annunzio, Pascoli, Marradi, Ada Negri, Mistral, Verhaeren, de Regnier, Moreas Helena Vacaresco u. v. U., die mit sehr charakteristischen Beiträgen schon in den ersten Nummern vertreten waren. Über auch bisher ganz unbekannte Dichter von ausgesprochener Eigenart kommen zum Worte, so im 9. Hefte der kürzlich preisgekrönte mailändische Dichter Paolo Buzzi. In demselben Hefte wird eine Umfrage betreffend den "freien Vers" in der romanischen Poesie aufgeworfen. **Poesia** hat auch drei Preisbewerbungen (zu 1000 Francs) für poetische Urbeiten eröffnet, wovon eine in nichtitalienischer Sprache abgefakt sein kann. Die deutschen Lyriker, von denen Richard Dehmel den Reigen eröffnet hat, haben so eine Gelegenheit, sich ebenfalls dem Weltpublikum bekannt zu machen. Die Seele des Unternehmens ist der junge mailändische Dichter Marinetti, dessen französisch geschriebene Poesien — darunter das satirische Drama *Le Roi Bombance* — sich in Paris, speziell in den Hreisen des *Mercure de France*, schon einen Namen gemacht haben. Nebenbei sei bemerkt, daß von der **Poesia** auch der Plan ausgeht, eine italienische literarische Utademie nach dem Muster der französischen ins Leben zu rufen.

R. Schoener.

Dal "Precursur",

Je vis M. F. T. Marinetti, jadis à Paris, dans les bureaux de la *Vogue*, une audacieuse et alerte revue où tous ceux qui ont aujourd'hui un nom dans les lettres françaises ont passé. Sous la direction habile de Tristan Klingsor, la "*Vogue*" avait une tendance internationale bien caractérisée. La part y fut largement faite aux écrivains belges; Maeterlinck, Lemonnier, André Ruyters, Albert Mockel, Eckhoud y collaborèrent; Henri D. Davray introduisait l'élément

anglais et F. T. Marinetti l'élément italien. M. Marinetti secondait alors la direction avec Sansot-Orland qui devait plus tard fonder la librairie de la rue St-André-des-Arts. Puis la "*Vogue*" cessa de paraître et tout le faisceau de jeunes forces et d'ardentes volontés qu'avait su réunir Klingsor, le doux et ironique poète de "*Shéhérazade*," s'éparpilla vers d'autres destinées.

... M. F. T. Marinetti, eut alors l'idée d'une vraie revue internationale qui serait comme le point de jonction de tous les poètes et il fonda, à Milan, cette curieuse publication **Poesia** dont le succès fut immédiat, aussi bien en Italie qu'à l'étranger. C'était comme un joli lien de solidarité artistique que ces fascicules où les poètes de tous les pays, dans leur langue maternelle, formulaient, côte à côte, leurs rêves divers et leurs personnelles émotions. L'originalité de cette revue composite et unique n'intéressa pas que les poètes; le public lettré suivit cette tentative hardie et le succès ne tarda pas à s'affirmer, définitif.

Je crois en relevant, au hasard, le sommaire de quelques fascicules, donner au lecteur une idée de l'intérêt général de cette curieuse publication: Gustave Kahn, "*Le refuge des amoureux*"; Ettore Moschino, "*Il canto della pace notturna*"; Fred. Bowles, "*The tent by the lake*"; Mistral, "*Loù renégat*"; Verhaeren, "*Tempête sur la mer*"; Erwin Alexander, "*Heimnartr-Abend*"; Albert Mockel, "*Deux chansons du rire et des pleurs*"; Inconnu, "*Chansons albanaises*"; Arturo Colautti, "*La Conquista*" etc.

Quelques citations donneront l'aspect général de cette véritable revue internationale de la poésie et pourront intéresser l'un et l'autre.

Dans "*Verfall des Menschheit*" de M. Benno Geiger:

« Den Ruhigen gelingt es eine Träne
mit vieler Mühe manchmal auszupressen
und eine Weile sich daran zu freuen. »

Dans "*Ville de France*", de M. Henri de Régnier:

Il me semble tandis que mon retour s'empresse
Et tâte du bâton les bornes du chemin,
Sentir dans l'ombre, près de moi, avec tendresse,
La patrie aux doux yeux qui me prend par la main.

Dans "*Song*" de M. Richard Capell:

What mouth is worth a kiss?
Nay! — but be forgiving,
For life without thee is
Not worth the living.

Dans "*Il morto giorno*" de M. Riccardo Forster:

Senza rimpianto memore, dispare
Il morto Giorno in invisibil tomba.
L'inghioite forse il foco che giù romba,
Oppur l'annega onnivagante il mare?

Dans "*Palais de songe*", de M. Gustave Kahn:

« Je te bâtirai le palais de tes songes
en briques rouges pourpre comme celles de ma patrie.
en marbre doré comme celui de ta patrie.
J'y planterai les fleurs chaudes de ton terroir
et puis les fleurs frileuses qui hantent ma mémoire, »

Je crois, par ces quelques citations, avoir donné aux lettrés curieux de poésie un avant-goût de cette belle publication internationale **Poesia**, dont M. F. T. Marinetti, le délicieux poète de "*La conquête des étoiles*" et de la "*Momie sanglante*," — est l'âme.

J'ai eu plaisir à dire, dans une de mes dernières chroniques, sur "*Le Roi Bombance*," le dernier livre de M. Marinetti, le bien que je pensais de cet écrivain verveux, lyrique et parfois outrancier. J'ai quelque joie à le redire, à propos de cette entreprise **Poesia**, qui intéresse tous les lettrés.

Albert Boissière.

Il trionfo di "Roi Bombance",

Giudizi della stampa italiana ed estera

(La continuazione al prossimo numero)

Da "Il Marzocco",

Libro ed autore sono un caso singolare. L'autore, come i lettori sanno, F. T. Marinetti, è un giovane italiano il quale vive a Milano e scrive in francese. È dunque, come scrittore due volte « déraciné »: « déraciné » in quanto è italiano e scrive in francese, « déraciné » in quanto scrive in francese e vive in Milano. E perciò questo giovane il quale ha due patrie a metà e per intero non ne ha alcuna e pur mostra molto ingegno in entrambe, ha sempre occupato la mia attenzione come oggetto di studio del cammino che si può fare nella letteratura e nell'arte in quelle condizioni senza dubbio singolari. F. T. Marinetti è in carne ed ossa ed in libri di prosa e di versi una rivoluzione contro tutti i nostri concetti e preconcetti sui vincoli tra il linguaggio e la terra di nascita e di residenza.

Il libro, *Le Roi Bombance* (se ne parla ancora da un anno ed ha avuto bel successo), è un'opera senza dubbio singolare come il suo autore. È il prodotto più selvaggio del temperamento più libero che io mi conosca per lo meno nella letteratura de' nostri giorni. Ciascuno di noi, vero?, è una costruzione di principii, di leggi, di regole, di morale, di decenza, di buon gusto, di politica, di tutto il resto: ebbene, le duecentocinquanta pagine del *Roi Bombance* (Parigi, *Mercur de France*) investono come un'orda di selvaggi tutti questi principii, tutte queste leggi, tutte queste regole. Noi possiamo essere franchi in politica, ma siamo stretti in morale; possiamo esser franchi in morale, ma siamo stretti in buon gusto: *Le Roi Bombance* è un'orgia di franchezza in tutto, e non vi è una delle duecentocinquanta pagine che non sia così. Vi sono certi atti, chiamiamoli così, della nostra vita animale dei quali vorremmo sopprimere anche le parole, e sui quali, per esempio, l'atto di amore più fisico è tanto alto quanto le stelle sui pantani: *Le Roi Bombance* se ne compiace ad ogni piè sospinto, quasi fosse solo su questa terra.

Ciò non ostante il libro di F. T. Marinetti si legge, e si legge volentieri. Vi è un ingegno, e un ingegno straordinariamente vivace, poesia sì, anche poesia (tutto quel personaggio dell'*Idiot* è intessuto di elementi poetici anche eleganti, anche quisiti, anche idealistici, iperidealistici), profusa ricchezza d'immagini, slancio e volo. Ma non tanto per questo si legge volentieri quanto per l'atteggiamento dell'ingegno. È un atteggiamento che esprime il disgusto per quelle medesime cose di cui il libro fa mostra e ostentazione, senza confessarlo mai minimamente. Vi è in fondo una visione della vita rivoltante e contro la quale l'autore si rivolta, ma senza averne mai l'aria neppur in un cenno. È un gesto di aggressione tradotto in una clamorosa risata

sempre eguale a se stessa, senza abbassamenti di tono, per duecentocinquanta pagine.

Si tratta insomma di una satira cinica la quale appare anche più cinica, perchè ogni parte morale e moralizzante, il verbo predicatorio, per ogni aspetto del vivere civile, compresa la decenza, vi è totalmente soppressa. Ma satira di qual genere? Politica in fondo e sociale.

Il dramma grottesco del *Roi Bombance* è l'eterno dramma fra i grassi e i magri, o meglio fra coloro che mangiano troppo e coloro che non mangiano affatto. Immaginate un paese di cuccagna fantasticamente più succulento di quello della favola. È questo il castello del Re Bombance nel paese dei Bourdes. È il re della forchetta e della tavola imbandita, gran divoratore al cospetto di Dio, insieme con i suoi ministri e cappellani divoratori quanto lui d'ogni ben di Dio. I Bourdes digiunano. Or accade che i « Marmitons » delle cucine reali si fanno demagoghi e menano il popolo alla ribellione. Il re, la sua corte e la sua cappella mangiano troppo e i sudditi, lungamente pazienti tra le staffilate di qualche ministro e i sermoni evangelici di qualche cappellano, non mangiano affatto; bisogna finalmente perder pazienza e ribellarsi, prendere il castello, cacciarne gli abitanti e fare una buona volta baldoria invece loro. Il Re Bombance che è una buona pasta d'uomo, si lascia facilmente mettere in un canto. Ma i demagoghi « Marmitons », « Tourte », « Syphon » e « Bêchamel » ingannano il popolo ed il suo capo naturale « Estomacreux », perchè s'impossessano del castello reale, n'escludono il popolo, gli chiudono le porte in faccia e fanno, loro soltanto, baldoria per molti giorni. Il re, i suoi vassalli venuti di lontano moribondi per fame sui loro cavalli più moribondi ancora, i suoi ministri e consiglieri « Vachenraget » e « Poulemouillet », già mastri delle sue cucine e delle sue cantine, muoiono finalmente dal digiuno. E finalmente i « Marmitons » traditori e incettatori di tutto il succulento bene monarchico per conto proprio, sono costretti ad aprire le porte del castello alla furia del popolo dei Bourdes condotti da Estomacreux. E qui succede un festino, un'orgia di divorazione indescrivibile, dove pertanto si vede come i forti dei Bourdes abbiano ragione sui deboli e riescano a carpire e a divorare senza paragone di più.

Bastano questi tratti del dramma molto riassunti e tolti da un tumulto frenetico di innumerevoli altre cose, bastano questi tratti elementari e schematici a mostrare dove nel *Roi Bombance* consista la satira politica. La satira, senza commento di sorta, senza coscienza per se stessa, ma realistica, mette fuori la sua faccia dal dramma fantastico, mostruosamente simbolico. Ed è una satira davvero imparziale: espone i procedimenti della demagogia, i procedimenti delle successive dominazioni e delle

loro successive esclusioni sociali, perpetrate dai primi sui secondi, dai secondi sui terzi e via discorrendo; ma non emette giudizi. Fra l'orgia carnascialesca e l'astinenza quaresimale, fra i grassi e i magri, fra quelli che mangiano troppo e quelli che non mangiano affatto, fra il Re Bombance e i suoi sudditi e i « Marmitons » ed Estomacreux e tutta l'altra falange d'energhemeni delle digestioni, delle indigestioni e delle estenuazioni, compresi l'« Idiot », il poeta, e il « Père Bedaine », il cappellano, fra la carne e lo spirito, fra il realismo e la poesia, fra la corte e la cappella, fra il principio monarchico e il principio demagogico, fra tantissime altre cose cozzanti fra loro in una frenesia di tumulto, la satira di F. T. Marinetti non ha preferenze. Fa su tutto una clamorosa risata, dopo aver cacciato tutto negli intestini, fra lo stomaco e gli intestini e più basso. Il Marinetti vede il mondo come spettacolo e soltanto come spettacolo, mi si permetta la parola suggestiva dopo la lettura troppo suggestiva del *Roi Bombance*, come spettacolo intestinale. Di qui la ridda d'infrazioni a tutte le buone regole del mondo il quale fa di tutto per obliare per lo meno quello spettacolo. E in questo senso *Le Roi Bombance* è l'opera estremamente selvaggia di un temperamento, senza dubbio poetico, estremamente libero. F. T. Marinetti non è davvero un borghese.

E torno al principio dell'articolo. Qual somma d'intuizione sono necessarie per far cammino nella letteratura e nell'arte appartenendo ad un paese e scrivendo nella lingua di un altro? Esistono nessi tra la vita e la lingua e si debbono rispettare o si possono anche trascurare? E in questi nessi non sono scritti ordini che dicono allo scrittore: — Sino a questo punto puoi osare, ma queste sono le colonne d'Ercole della tua libertà? — Pongo questo problema non tanto ai lettori quanto all'autore del *Roi Bombance* di cui amo il vivo, ricco e libero ingegno e che vorrei nei molti anni che gli restano ancora di lavoro fornisse un'opera letteraria pari al valore del suo ingegno. La sua libertà selvaggia non è forse frutto del non essere egli, per metà del paese nella cui lingua scrive, e per metà del paese nel quale vive?

Vero è che i nostri padri coltivavano il ditirambo. E *Le Roi Bombance* è appunto un ditirambo satirico-intestinale.

Enrico Corradini.

Da "Il Milano",

No: « *Le Roi Bombance* » non dovrebbe essere il titolo della splendida tragedia satirica di F. T. Marinetti.

Così il simbolo si impicciolisce: sembrerebbe quasi una satira politica, e non è. È molto di più....

Perchè non porre in testa a questi quattro atti di incubo angoscioso l'altro nome: *Sainte Pourriture*? Oppure giacchè questa tragedia è tutta pervasa dal grande soffio di una lirica amara, perchè non confessare subito l'anima soggettiva che tenta malamente di nascondersi, perchè non intitolarla *L'Idiot*?

Se io ho fra i lettori qualche lettrice dò subito un consiglio. Non leggano *Le Roi Bombance*. E per mostrare che sono sincero nel divieto aggiungo: Guardino che è stato edito dalla Società del *Mercur de France*, a Parigi. Un volume di duecentosessantotto pagine, in cui non è una scena d'amore. Le donne fuggono alle prime battute. Neppure si vedono. Se ne ode solo un grande urlo.

Dove siamo noi? In un paese immaginario, in un medioevo dell'avvenire, allorchè l'ultimo poeta sarà detto Idiota e fantasticherà di azzurro tra la orribile fame di una plebe sempre avida e sempre delusa. Plebe dai soprassalti di iena e dagli abbaamenti lugubri, ora contenuta innanzi ad enormi salse che ingannano l'appetito, ora assopita fra le preghiere di preti sconci dal ventre, che come l'universo di Giordano Bruno ha il suo centro in ogni punto e la circonferenza in nessun luogo; plebe briaca di odio, e di volgarità: intestino del mondo; quando il re Bombance non la fa battere o non la fa addormentare ed essa si accoscia alla mensa immane dell'indigestione collettiva e mangia anche il cadavere del suo principe, dagli stagni del passato esalano i miasmi della morte, gli scarabei verdi e d'oro della putredine volitano intorno; dai crateri innumerevoli salgono nebbie rossastre ed un demonio dagli occhi sanguinosi canta le storie del rimorso, dell'eterno morire per la sazietà dell'eterno rinascere alla rabbia ed al digiuno.

In questa tragedia è la satira violenta dell'appetito del ventre che uccide tutti gli altri appetiti e poi li rimpiange: ma vi si frustra anche la menzogna secolare di uno spiritualismo fatto strumento di regno e di privilegio. Qui la rivoluzione assale un giorno tutti i castelli di un sovrano ed asservisce i suoi ministri e fa ogni prova e fallisce. Qui l'attesa della riforma è il digiuno per cui muoiono ugualmente e la dignità del signore e la speranza del popolo. Ma l'ora della violenza, l'ora in cui ci si sfama a che porta se non alla convulsione terribile? Ecco: il popolo dei Burdi ha divorato il suo re. Ebbene? Il pasto macabro non è l'ultimo momento della vita. Bisognerà che ciò che fu ingoiato sia sconciamente restituito dagli ingordi antropofaghi. Il re rinascerà. Rinasceranno i suoi tribunali, il suo prete, le sentenze, le condanne. Ed indi, a capo di nuovo, un'altra rivoluzione. Se non bastano gli uomini per essa, si susciteranno le iene.

Finchè Santa Putredine non dica la sua parola: « Uomini che desiderate e che temete, quella che veramente regna sono io. L'umanità appesa al mio petto sugge da me attraverso i secoli, i sogni, le morti e le nuove esistenze. La morte non è che un episodio nella trasformazione eterna della vita, e la vita non è che un sussulto dei cadaveri i quali si trasformano credendosi liberi mentre sono schiavi. C'è una fatalità senza fine la quale rende l'uomo lupo dell'uomo. Soltanto i poeti si nutrono di azzurro. E ne muoiono di fame... Divoratevi, sperate e disperate attraverso i secoli. E così sia ».

Non ho certo narrato il libro. Ma ognuno intende ora perchè dissi che intitolarlo: *Roi Bombance*, è forse rimpicciolirlo.

Adesso confesserò che quest'opera è forte, ricca di ogni motivo grottesco, eppure profondamente spiritualizzata dalla nostalgia della bellezza. Orrenda di esasperazioni più che zoliane (la sua putredine fa pensare ad un'epica Nanà; le sonorità con cui *Roi Bombance* segna i suoi decreti rammentano la *Terre*) eppure austera. F. T. Marinetti, che sino ad oggi stimavamo più come uno squisito dilettante che come un artista tormentato dalla antipatica tragicità della nostra inutile vita, vi rivela un'anima di vero eccezionale poeta. Questo giovine signore ha dunque davvero meditato sulla vanità disperata delle cose? Noi sappiamo quel che sono i nostri giovani signori e quella che è troppo spesso la loro poesia, come la loro vita. Noi non amiamo certo il piccolo mondo moderno delle lettere nostre dove ogni malignità ha il suo altare ed una lampada fumosa di vanità, dove la lussuria si ferma all'epidermide incapace di grandi delitti e di grandi virtù, dove è aristocratico un certo pretenzioso balbettio di formule preziose. Noi temevamo che F. T. Marinetti smarrisse là dentro se stesso e il dono raro del suo ingegno, un ingegno in cui è della buona sensualità italiana, della selvaggia indipendenza da barbaro e della sincera complicazione francese.

Le Roi Bombance, che gli italiani non leggeranno (non vanno oltre Anton Giulio Barrili, quando sono sinceri, gli italiani) ma che in Francia avrà un grande successo, se un malinteso chauvinismo non si frapporrà, è una superba risposta ai nostri poveri dubbii di cavalieri dalla triste figura.

Noi siamo involontariamente mistici, abbiamo tutto il dolce e santo veleno del cristianesimo nelle vene, ci battiamo ancora per l'idea che consola, per la sete di azzurro degli idioti, per l'antitesi ottimistica, per ogni malata sensibilità, per ogni fragilità.

Noi siamo come le signorine ingenue. *Le Roi Bombance* ci offende e ci addolora. E' il delirio di un annoiato, non è nè vangelo, nè inno di rivolta. Vi sono là dentro tutte le morbose compiacenze di una raffinatezza mortale. Vorremmo prenderne il poeta, obbligarlo ad essere sempre e soltanto l'idioti, a domandare scusa ai fiori dell'aprile, al sacro mistero di preparazione degli inverni, alle macchine poderose, alle chiese del Bramante, alle madonne del Murillo, al patriottismo di Giosuè Carducci, all'utopia di Carlo Marx, all'ingenuità delle fanciulle, alla coscienza tranquilla dei vecchi puri.

No, il mondo non è questa farsa sanguinosa di antropofagia senza conforto, il mondo oscilla in eterno, eternamente cattivo, ma anche eternamente buono. Mio poeta, la negazione assoluta è il suicidio. A cavallo, poeta, e cerchiamo ancora Dulcinea: la fede.

Questo vorremmo dire. Ma chi salverebbe gli sciocchi dallo scoppiare in un convulso di risa?

Innocenzo Cappa.

Dall' "Ora",

F. T. Marinetti, il giovane poeta italo-francese, che già coi poemi *La Conquête des E-*

toiles e *Destruction* aveva dato la rivelazione del suo vasto, fecondo e luminoso ingegno, in questa tragedia dimostra delle qualità nuove che offrono la prova più completa della sua genialità non comune.

Da Aristofane a noi il teatro satirico non è stato trattato da molti, e quasi tutti si sono serviti sempre degli stessi mezzi che hanno finito col rendere vieppiù arido questo genere d'arte, sì poco agevole per se stesso. Ma, dopo il gran creatore greco, nessuno era mai riuscito a fare il capolavoro saldo che s'imponesse: sono stati sempre lavori effimeri, incompleti, incapaci d'interessare durevolmente i pubblici, o i lettori, o la critica. La tragedia del Marinetti è però l'opera che, malgrado la forma un po' bislacca, s'impone per la grande serietà degli intenti, per l'interesse che può destare presso tutti i pubblici e tutte le critiche, per i suoi fini etici e sociali, per la efficace ed ampia bellezza della rappresentazione che accusa una fantasia di prim'ordine.

I suoi personaggi non sono uomini, ma ognuno di essi, tagliato a grandi linee ed illuminato ironicamente nei suoi lati di terribilità ridicola, simboleggia una parte dell'umanità, o una tendenza della società, o un vizio un isinto un pregiudizio della massa.

Il paesaggio è anch'esso inaudito, un paesaggio, direi quasi, fatto di desideri e di sentimenti umani materializzati: sono le astrazioni che hanno preso una forma, grottesca e nello stesso tempo spaventevole. E' l'impossibile che viene a rivestire l'essenza meno evidente della realtà, è la grande verità della vita espressa dall'assurdo, è la morale storica personificata dal fantastico e dal favoloso; è il continuo sarcasmo crudo e quasi brutale della grande lotta sociale per la conquista della felicità irraggiungibile.

Il poeta ci trasporta in un paesaggio stranamente « gastronomico » ove un popolo, i *Bourdes*, unicamente preoccupato di mangiare e perciò consacrato al culto del palato, dello stomaco e dell'intestino, invoca turbolento e minaccioso dal proprio re crapulone, il re *Bombance*, l'ideale festino che sazierà alfine l'appetito millenario trasmesso di generazione in generazione.

Nello sconfinato parco reale, folto di piante fruttifere, invaso dalla folla affamata, sorge il castello Bombance somigliante esattamente a una colossale torta luccicante tutta merlata di zucchero roseo, e fiancheggiato ai quattro angoli da verdi torri le cui feritoie bianche sembrano sprizzare la crema Chantilly.

.....

Nel terzo atto la folla è seduta a tavola, una tavola immane della quale non si vede la fine. Passa una interminabile processione di buoi e di vitelli arrostiti e fumanti portati su barelle e inghirlandati di erbe aromatiche. Passano valletti che reggono sul dorso grandi otri di vino.

E qui la tragedia assume delle proporzioni paradossali: la moltitudine mangia e si rimpinza senza posa, in un ruminare torvo di mascelle formidabili, in uno schioccar di palati voraci, in un'esalazione di fiati gravi: un fumo grasso si alza sui banchettanti e sembra attutire il frastuono lontano delle cucine ardenti, il rumore delle stoviglie, l'urlo incomposto degli ubbriachi che niente sazia: grado a grado gli implacabili appetiti di tutta l'uma-

nità, un'istante trattenuti all'inizio del colossale festino, ritornano più arroganti e più feroci: tutte le voglie si scatenano, tutti gli egoismi divampano; i banchettanti si insultano, si strapano le vivande e si azzuffano in una lotta che non ha più nulla di umano.

Finalmente vengono portati i corpi del re e di tutta la corte in salamoia, che i caporioni della rivoluzione divorano. Ciò determina una mostruosa indigestione generale, resa più terribile da l'intervento di *Sainte Pourriture*, la terribile dea degli Stagni del Passato. Essa fa rivivere, dai corpi dei loro antropofaghi, tutti i divorati che ristabiliscono il loro potere, mutato in parte da le influenze della rivoluzione, e gettano i corpi degli ubbriachi negli Stagni. Ma *Sainte Pourriture* resuscita allora i rivoluzionari che tornano ancora contro il re e i suoi, finchè la mostruosa dea tutti li travolge e li affoga nel mare di sangue che il vampiro Pptio-karoum ha accumulato nel suo ventre immondo.

Impossibile sarebbe volere qui far risaltare a uno a uno tutti i particolari fantastici e pur pieni d'un senso profondo, che abbondano nella straordinaria tragedia. Tutte le classi sociali, tutti i momenti storici, le varie indoli e vari temperamenti umani sono qui dipinti e ci danno il quadro più completo, ma mostruosamente ridicolo, di quel che è il mondo. La sovranità, il governo, il ciarlatanismo, il clero, i privilegiati, il volgo, gli arruffapopolo, gl'ingenui, sono ritratti in quest'opera che io oso chiamar gigantesca, perchè vi si vede, vi si sente il movimento vastissimo dell'umanità intera, che l'autore à saputo tutta caricaturare, obbiettivando la sua concezione della vita.

Concezione certo non bella e che noi non possiamo condividere e approvare, ma che l'autore sa meravigliosamente tradurre in espressione estetica quasi perfetta. Tutti questi simboli, queste idee che parlano, gridano, invasati come da un'esaltazione furibonda, sono precisi nelle loro parti, anno una vitalità reale, sono insomma dei caratteri artistici e non dei burattini: e con ciò il poeta è riuscito a superare l'ostacolo massimo che la sua concezione gli offriva. Mirabile, sovra ogni altra, come figurazione poetica, è la dea della putrefazione che à nell'ultimo atto degli accenti così meravigliosamente terribili da ricordarci, senza perdere nel paragone, l'eloquenza lirica di alcune delle più belle pagine vittorugiane, o la minacciosa solennità dall'*Apocalisse*.

« Je suis l'engrais sublime qui féconde les vallées bouillantes de bitume.... Mon geste embrase les marais et les met en ebullition.... Je préside à la prodigieuse parturition des terres grasses toutes chargées d'excrément. Hors d'un ovaire élastique puant et mystérieux s'élève mon corps formé de buées pestilentielles....

Devant l'éternelle réalité de la nature je suis la force absolue et unique qui demeure toujours identique à elle-même!...

Et je me manifeste dans l'éclosion d'une rose, dans la décomposition d'un cadavre dans le sourire d'un enfant et dans le hurlement d'une tigresse en rut!... Ce trident symbolise ma triple force: Création! Destruction!... et Régénération!...

Che splendori abbarbaglianti di lingua e d'immagini! Questa doviziosa varietà di colori e di suoni ci fa persino perdonare le non poche esuberanze che gonfiano qua e là la tragedia; la bellezza originale della forma, l'impronta poderosa di genialità ci fanno ammirare

quest'opera stravagante e profonda ad un tempo che tanto si distacca da le nostre tradizionali abitudini letterarie e costituiscono l'affermazione di un grande poeta, destinato ad arrivare assai innanzi nel suo cammino!

Federico de Maria.

Dalla "Chronique",

Après *La Conquête de Étoiles*, formidable épopée que, seule, pouvait concevoir une imagination hardie, libre de toute contrainte; après *Destruction* où l'on retrouve la même merveilleuse imagination, le même lyrisme exalté jusqu'au paroxysme, la même passion qui emporte l'âme du poète jusqu'aux sommets d'une poésie frénétique; après, donc, ces deux livres, dont un seul suffirait à classer un poète, voici une nouvelle « œuvre », *Le Roi Bombance*, conception burlesque et quelque peu rabelaisienne des avenir hypothétiques.

La coutumière fantaisie du poète se donne ici un cours illimité. Quoi de plus étonnant, de plus curieusement symbolique que ce royaume des Bourdes; avec son peuple d'affamés, ses marmitons, ses maîtres-queue et son roi Bombance, des hauteurs de son trône brandissant sa fourchette d'or tel un Bouddha gastrique, repu, apothéotique! Et la richesse des trouvailles de détail, innombrables. Ainsi pendant le combat de Requin et de Massue ces mots du père Bedaine:

Il y a bien longtemps qu'ils avaient un gros mot d'acier à se dire!...

Jamais la hardiesse d'une image ne fait reculer le poète. Tant pis pour les âmes puritaines. Certains ont voulu voir dans ce livre l'énorme parodie de la farse politique universelle. Les appétits des foules, les féroces, les formidables appétits, si rarement satisfaits, cependant que d'autres..., et tel ce roi Bombance *au ventre de femme grosse*.... oui, peut-être, mais nous n'avons pas besoin de le savoir pour goûter et admirer ce beau, ce très beau livre.

Un mot encore. F. T. Marinetti doit faire partie d'une anthologie de nouveaux poètes que nous préparons, deux de mes amis (Charles Vildrac, Eshmer-Valdor), et moi. Nous l'avons choisi et sollicité parce qu'il apporte quelque chose de nouveau au même titre que Jules Romain, Théo Varlet, et quelques autres.

René Arcos.

Da "Le Siècle",

Les lecteurs de romans féériques et audacieux, ceux qui gardent dans leurs bibliothèques la *Tentation de saint Antoine*, les contes d'Edgard Poë, ou ceux de Villiers de l'Isle Adam, toutes les œuvres qui expriment ensemble le tragique et le bouffon de la vie y doivent joindre le *Roi Bombance*, de F. T. Marinetti, le poète de la *Conquête des Etoiles* et de *Destruction*.

Ce livre, qui paraît aux éditions du Mercure de France, alterne les plus beaux élans lyriques à la farce la plus truculente. Il touche aux préoccupations de tous, puisqu'il retrace

admirablement les grands conflits sociaux dont personne actuellement ne saurait se désintéresser.

Dal "Outlook",

« TRIPE RÉGNE »

LE ROI BOMBANCE. — Tragédie Satirique en 4 Actes, en prose. — Par F. T. Marinetti. — Paris: Société du Mercure de France.

« *Lanterne si el? — Bouteille!* » — The old masonic password, which has descended from mediæval days and sums up the Rabelaisian philosophy for those who can penetrate its meaning, might well serve as a motto for this strange composition. Like much of the work published by the Société du Mercure de France, M. Marinetti's satire-tragedy is of such a nature as to raise the question: What is the chief end of literature? If beauty, then this play is condemned; but some of the young writers of Paris would laugh like veritable hyenas at our *naïveté* in suggesting that beauty has any necessary relation to literature. If reality, then the condemnation, must be the more complete, for *Le Roi Bombance* is like nothing in heaven or earth. It has few passages of imagination or fancy; and fewer of observation. It lacks wit and humour, and dramatic contrast.

Despite these capital defects, *Le Roi Bombance* has a certain horrible fascination of its own. One reads it with a rising gorge; puts it down with repulsion; and reads again. M. Marinetti seems to have fallen into an atrocious state of pessimism, and in that condition to have made the profound discovery which was long ago announced by Pantagruel in the two words standing at the head of this notice: *Tripe règne* — Belly is God. With the logic which is at once the Frenchman's force and his evil genius, he enlarges on this pitiable theme through four interminable acts, and thereby converts what might have been a powerful *jeu d'esprit* into a fatiguing monograph. The scene is laid in the kingdom of Bourdes. Ripaille, chief cook and confidant to Le Roi Bombance — King Gluttony — has committed suicide owing to a delay in the delivery of provisions; and a magnificent funeral is held, the pall being embroidered with representations of stuffed partridges. His loss is the more severely felt because of the famine which is devastating the country; for Ripaille had a clever trick of appeasing the people's hunger by means of various scents, or, in extreme cases, by administering a smart lash with a whip full in the thorax. But Ripaille gone, revolution threatens, and the King's confessor, Father Bedaine, enjoins a week's general fast. The expedient is not successful, and affairs grow desperate. A ghastly cavalcade approaches — thousands of starving men on starving horses — and the King entrusts the solution of his difficulty to a charlatan who undertakes to produce unlimited food from nowhere. The tragic satire ends with death on a vast scale.

M. Marinetti possesses, to an unusual degree, the power of evoking the hatred of one's own flesh. Others before him, with the object of elevating the spirit, have done the same; but he stands almost alone in liking the work.

MA QUI LA MORTA



POESIA RISURGA

HARMONIES EN GRIS ET NOIR

RÉVERIE

Les douleurs sont sous la terre
Comme des mortes gardées pures :
Au dessus il y a l'azur,
Et les fleurs, et toute la vie.

Aucune douleur ne meurt :
Elles se cachent sous les fleurs
Et parfument notre espérance
Dans les belles nuits de silence.

Elles se mêlent à l'amour
Que nous posons comme un bouquet
Sur leur tombe chaque jour :

Quand nous les rejoignons sous terre
Nous les trouvons jeunes toujours,
Prêtes au baiser du mystère

Que les morts donnent à l'amour.

SOLEA

Je suis penché sur toi
Comme sur un bouquet
Mais c'est moi qui suis fané
Plus je contemple ta joie.

Les pétales de ton âme
 Deviennent flétris dans la mienne:
 Tu vis fraîche dans l'eau de mes larmes,
 Je meurs de ton renouveau.

Je t'avais cueillie en passant
 Et me voilà déraciné:
 Nous n'étions pas du même sang,
 Nous n'étions pas de la même terre,
 Tu mourrais là où je suis né.

C'est un pays d'ombre, ô ma lumière,
 O ma chérie, c'est un pays de nuit:
 N'y va jamais quand je serai sous terre,
 N'y chante pas lorsque sans bruit
 J'y dormirai mon angoisse dernière....

L'ODEUR DU THYM....

L'odeur du thym
 Dans le matin un peu froid
 Monte vers moi dans l'ombre claire....
 Toute mon âme sent le thym
 Et se fraîchit dans la rosée....

Mais je vois des feuilles d'automne
 Dont le vent n'a pas voulu
 Et qui sont encor sur les branches....

Et alors je me mets à pleurer,
 Mon cœur s'épanche et s'étonne....
 Pourquoi ressemblez-vous à ses cheveux de blonde,
 Feuilles mortes de l'automne?

MATIN

Ton sourire quand tu viens de mentir
 Est un rayon de soleil pâle
 Après la pluie:
 On voit un peu de ciel timide
 Aux cils que tu entr'ouvres....

Ton pas, quand tu viens de l'amant,
 Va si doucement
 Que son frôlement m'enchanté :
 Il rythme la volupté lente
 Qui broie doucement mon cœur.
 Je devine ta traîtrise
 A cette allure trop exquise,
 A ta bonté mieux tendue,
 A ta main donnée,
 A ta pensée perdue....

Tu marches sur mon cœur comme sur les prairies
 Pleines de fleurs et de rosée en pleurs,
 Ange de mon matin, par ma peine attendu....

FIÈVRE

Tu veux savoir pourquoi mes yeux sont si étranges,
 Mes mains fébriles, mon cœur battant :
 Dis, mon aimée, oh ! dis, tu veux savoir
 Pourquoi je change,
 Tantôt rieur et tantôt haletant,
 Et mon secret te hante, et ma douleur te blesse,
 Dis, mon aimée ? Ah ! laisse, laisse....

C'est peut-être que je me hais
 De n'avoir pu mieux t'aimer,
 Toi qui m'aimes,
 Alors que celle que j'aimais
 M'a oublié quand même,
 Que je l'oublie et m'en souviens quand même.....

Sait-on les mélanges obscurs
 Des poisons de haine et d'amour ?
 La vie apparente prolonge
 Un voile ramené sur la face des songes....
 Tout ce qu'on dirait serait mensonge,
 Se taire est encore un aveu,
 Savoir au juste ce qu'on veut
 Semble la pire des démences....

Embrasse-moi, pitié de mon cœur, en silence.

APRÈS

Je suis sorti dans la nuit,
Le cœur lourd de larmes,
Après tout ce qu' ils m'ont fait,
Après tout ce qu' ils m'ont fait....

Et alors des vers ont chanté,
Jusqu'à ma lèvre ils sont montés,
Plus tristes que la mort et que la haine,
Pour énoncer ma peine....

Mais soudain j'ai vu la nuit claire
Et j'ai mordu mon sanglot
Sur mes lèvres amères :
Mais soudain j'ai vu la nuit claire
Et j'ai trouvé que tout était si beau
Qu' il importait peu si la colère
Brisait mon cœur et faisait crier mon sanglot.

En douceur j'ai changé ma douleur,
Et j' ai voulu ne chanter que la joie,
Et j' ai parlé tout haut de vos roses, Seigneur,
Du ciel de lait, des cœurs aimants, et de la foi,
Du printemps, des baisers, et de toutes les choses
Que l'on m'a refusées....

Et quand je me suis tu, j'avais l'âme sereine
Et la fragilité divine d'un enfant :
Et je sais désormais comment on se défend
Par le sourire et par le baume sur la plaie.

Camille Mauclair.

Mars-Avril 1906.



I SOTTA TO THE ROSE

The little country girl who plucks a rose
Goes barefoot through the sunlight to the sea,
And singing of Isotta as she goes.

When I am old men shall remember me
Under my marble roses in the tomb
Built like the Virgin's shrine at Rimini.

Why should my beauty last beyond the bloom
Of any summer rose? but I must live,
Old and not knowing, in the narrow room.

My rose, I would be frail and fugitive,
As you are; but my lover and my king
Gives me the fatal gift he has to give.

Sigismund gives me, as a little thing,
His immortality: his will is mine,
For I am his, but I stand wondering.

The woman that I am to be divine,
The body that I have to stand in stone
As Michael, and be worshipped at his shrine!

But I, like my pale roses over-blown,
Would fade and fall, and be the dust in dust,
And nothing that I ever was be known.

A little time we have for life and lust:
My marble roses, pity me, and shed
Your petals carved to keep my name in trust,

And let me be forgotten, being dead!

Arthur Symons.

Rimini, 28 Novembre 1903.

L'ANIMA ERRANTE

Chi mai dirà l'incanto dei grandi edifici ove ferve tutta l'industria umana? Dei grandi edifici di ferro e di vetro, sonanti di grida e di squilli, ove un mondo ignoto passa in traccia di traffici nuovi e di affanni nuovi, in traccia di gioie non mai conosciute e di cieli non mai veduti, verso un inarrivabile sogno?

Chi mai dirà l'incanto della sconfortata tristezza delle partenze quando sui volti ansiosi negli occhi sgomenti passa come un rapido velo di pianto e tremano le labbra aride che pur non potranno dir le parole estreme d'addio, mentre incalzano l'ore rapide, inafferrabili sospinte da un cieco destino?

Io vidi queste cose, io vidi partenze e ritorni senza fine. Partenze notturne fra il grave scrosciare di una continua pioggia tra l'ululo acuto del vento. E partenze gioconde nei vesperi meravigliosi fra gli addii dei rimasti, nel gaio tumulto dell'ora quando tutta la terra sembra ardere al pari di un rogo.

E ricordo partenze eroiche nell'ondeggiare di vessilli spiegati, fra grida augurali fra suoni di musiche. In alto tutte le mani protese, in alto tutti i cuori sul vertice estremo del sogno! Balenavan le faci nell'ombra: ma immobile il fato pendea su quelle fronti ormai già votate alla strage.

E ricordo partenze di un più racchiuso dolore. Partenze di quella che amammo e che non rivedremo mai più! La sua pallida mano si agitò nell'addio e la sua bianca faccia balenò un'ultima volta in un supremo sguardo che fissò tutta una vita. Poi sparve nell'alba tediosa e fu inutile il pianto!

E ricordo volti d'ignoti solitarii che avevan negli occhi tutta l'occulta angoscia dell'anima e volti sgomenti come percossi da un fato terribile e volti sereni ma pure stanchi, oppressi dal tedio d'un lungo cammino. Bianchi volti fraterni sui quali ho veduto il riflesso del mio dolor, l'impronta di un ben conosciuto soffrire.

Quanti mai son partiti che più non tornarono e quanti nel lor ritorno vano portarono le cicatrici delle inutili lotte! Recarono dentro lo sguardo l'orrore delle cose vedute e di tutti i ricordi. E scesero fra noi come da un mondo ignorato indifferenti e stanchi di quel loro vano viaggio.

Felice quei che al fine vi giunga con occhio sereno e cerchi i volti amici fra la moltitudine errante e trovi il buono sguardo fedele ove è un fuoco fraterno, nella pace del vespro, fra squilli d'ignote campane e che del suo viaggio non serbi nel cuore un ricordo amaro e scenda pieno di nuove speranze e di vita!

Ma chi dirà l'incanto dei grandi edifici ove ferve tutta l'industria umana? Raccogliono essi nei fianchi una più vasta forza un più luminoso avvenire. Sparsi nel mondo, in ricche città rumorose di tutte l'opere o al limitare di terre barbariche, fari d'una più intensa vita, recingon già tutta la terra!

Diego Angeli.

In una stazione ferroviaria, autunno.

LA VISION DU ROI

Lourd de pourpre, le front chenu sous la couronne,
Le roi qu'on a fêté, las de trop d'ans subis,
Voit du haut de son trône aux éclairs de rubis,
Sans que rien de cela le distraie ou l'étonne,

Celui qui jongle avec des boules et bouffonne
Et fait dans de légers cerceaux des sauts subits,
Puis rit, la bouche rouge et les yeux ébaubis
Et, saisi d'un nouveau vertige, tourbillonne.

Mais le roi, se sachant mourir, ferme les yeux,
Rêvant aux temps lointains ou devant une reine
Il se prosterna, lui, fils des dieux et des cieux.

Et pendant que le fou s'égosille en l'arène,
Silencieux il prie, ayant senti l'essor
Des grands anges vibrer sur ses cent palais d'or.

Stuart Merrill.

LOS EVANGELIOS DE LAS CIGARRAS

Nació Lucio Anneo Séneca
en Córdoba, el año 3 de la era
cristiana. Desde muy joven,
siendo lumbrera de Roma, pre-
sentía el Espíritu Divino.

Proféticas cigarras de Palestina,
intuitivas cigarras de la Judea,
que en Siria predigisteis con voz divina
el venir del Maestro de Galilea:

Sois trompetas ardientes de un igneo coro,
germinadoras lenguas, de viva llama,
Evangelistas líricos de élitros de oro
que de Jesús eterno narráis la fama.

De un órgano dotado de pensamiento
sois la errante y dispersa trompetería
que lanzada a los cuatro puntos del viento.
entona al Nazareno su letanía.

Sois flautas ardorosas del sol lanzadas,
del sol que os dió sus notas y su hermosura,
y puso á Cristo ardiente líneas doradas
al sacarlo del bloque de un ascua pura.

Sois las predicadoras de origen griego,
que en púlpitos de flores meridionales,
peroráis el poema del Dios de fuego
cuyas frases de elixir son inmortaltes.

Del Hombre incandescente sois las cantoras
que le entonais orquesta de ígneas escalas
abriendo á sus rétinas traspasadoras
las hojas de misales de vuestras alas.

Aun vosotras sois eco caliginoso
de su voz toda brasas, amor y esencia,
que fundió el viejo mundo, torpe y leproso,
en el troquel robusto de otra existencia.

Sus palabras de lumbre fueron crisoles
donde hirvieron escorias de otras edades

que sus labios volvieron chispas de soles
y oceanos inmensos de claridades.

Vosotras sois, cigarras inspiradoras,
las fogosas trompetas del Nazareno
que á través de los siglos vais vibradoras
como flechas sonantes de un largo trueno.

Aun del Jordan volando sobre el abismo,
del precursor sublime, de Juan profundo,
cantáis la concha excelsa, con que el bautismo
hizo, al par que de Cristo, de un nuevo mundo.

Aun sobre los olivos de gris corona
que en el Huerto sagrado la brisa orea,
vuestra voz penetrante su salmo entona
al Profesor grandioso de Galilea.

Aun del monte que finje cráneo irrisorio
sobre las rccas duras y calcinadas,
trocais las rojas siestas en velatorio
y lloráis vuestras largas notas doradas.

J aun en mental Pretorio sonando austeras,
vuestra voz, que es un vivo hierro candente,
grabáis taladradoras y justicieras
del inmundo Pilatos sobre la frente.

Pero si las de Siria sois celestiales,
cigarras que anunciasteis lo no previsto,
las de Córdoba angusta son inmortales
pues cantaron á Séneca, que fué otro Cristo.

El, antes que el Maestro de los dolores,
sintió á Dios en su pecho de iluminado;
miró como á un espejo sus interiores,
y al Dios del Universo vió dibujado.

Era á Dios en su seno lo que veía,
Dios grande y luminoso como una aurora,
que inmenso derramaba fuego y poesia
y una luz de semillas germinadora.

Se palpó las entrañas el gran latino,
notó el Ser que en prodigios lo fecundaba,
y se volvió el filósofo, vate divino
que al mundo el gran milagro comunicaba.

Era Dios de mirada sublime y tierna
lo que miró en su pecho divinizado,
Dios, el cánon, el ritmo, la norma eterna,
el ramaje infinito de lo creado!

La tierra se banaba de un sol no visto
que dió á las almas, nuevas germinaciones;
el profético Séneca, fué antes que Cristo
quien primero alzó al cielo los corazones.

De lo que siente, narra la maravilla;
su estilo es un sublime tartamudeo,
el gérmen que más tarde fué la semilla
que en flor trocó la frente del Galileo.

Volaron sus palabras por Occidente
cual reguero de luces desparramado,
y los hombres sintieron arder su frente
de Dios con el misterio deletreado.

Miraron de sus senos en la hermosura
como en fuente que pura corre entre canas,
y hallaron del Dios Sumo la inmensa hechura
palpitando en el fondo de sus entrañas.

Oh Séneca! oh Sibila de las edades!
oh Cristo anticipado de faz divina!
tus cigarras, vestidas de claridades,
te cantan como al Mago de Palestina.

Aunque no en tus altares el hombre gime
ni cuelga de tus templos telas bizarras,
las que en Siria cantaron con voz sublime,
aprendieron sus notas de tus cigarras.

Cigarras andaluzas son tus cantoras,
cigarras cordobesas plenas de fuego,
que narran tu martirio declamadoras
con notas que parecen de un himno griego.

Aun paradas al borde de las chumberas,
de las pitas ardientes y naranjales,
al viento caluroso dan lastimeras
sus músicas, cantando tus funerales.

Aun en las verdes vinas sonando á coro,
panales de armonía van dibujando,
y en los huecos que forman las celdas de oro
tu nombre, que es miel rubia, van destilando.

Aun cantan los dolores de tu martirio
con nota interminable y acongojada,
á la llaga prendidas de un leve lirio
ó dentro de su triste copa morada.

I tambien recorriendo los olivares
lo mismo que en el Huerto de la Judea,
lanzan sus ardorosos largos cantares
cual cuenta-notas de oro que sol gotea.

Los claveles las mecen en sus borlones,
cual ascuas musicales que enciende el dia,
y los sauces cunean sus rojos sonos,
como péndulos tristes de la armonía.

Cantad, bravas cigarras, su muerte austera,
no en la Cruz suspendido sorae el Calvario,
sino dentro del jaspe de la banera
haciendo con su sangre rojo sudario.

Al andaluz Mesías cantad llorosas
con la voz destemplada de la elegía,
y arrojad sobre el bano mundos de rosas
de las más encarnadas de Andalucía.

Y así que la banera lleneis de flores,
rojas como la sangre del Dios divino,
rodeadle la frente de resplandores
y hechas corona rítmica, trenzad el trino!

Salvador Ruèda.

Madrid 26 marzo 1906.

LE CHEVALIER ET LA CHATELAINNE

I.

Il apparut à la jeune chatelaine
 Tout cuirassé d'or et de fer damasés.
 Il lui dit: « Souviens-toi de nos serments passés,
 Longtemps j'ai promené mon épée et ma souffrance
 Et je reviens de la croisade, moi ton premier fiancé ».

Elle lui répondit: « Cruel ami,
 Pourquoi viens-tu si tard guérir mes longs ennuis?
 Maintenant je suis épouse et je suis mère ».

Aux joues du chevalier se creusèrent des rides,
 Sa main trembla:

« Au milieu des combats,
 Parmi les nuits livides
 Quand nous n'avions d'autre étoile
 Que le choc des glaives éblouis,
 Ou quand le fauve invisible des tempêtes
 Déchirait nos voiles avec des ongles sifflants,
 Je n'ai voulu dompter l'ennemi et la tempête
 Que pour te revoir, ô ma seule fête,
 O rêve de mon coeur, ô fleur de mes espoirs!
 Si j'avais prévu cette déroute après les victoires,
 J'aurais laissé ma dépouille en la grande mer
 Ou glorieusement sur le champ d'honneur! »

II.

— Mais si je quittais tout pour être ta servante
 Si je quittais mon epoux et mes enfants chéris,
 Où cacherais-tu, dis-moi, ta criminelle amante!

Il répondit: « J'ai six vaisseaux sur la mer,
 Six vaisseaux, chargés d'or, de parfums et de bijoux;
 Le septième est rempli seulement de mon amour ».

Alors elle embrassa ses enfants sur les yeux
 Et leur dit: « Mes chers petits, soyez heureux ».
 Puis elle s'en alla rapide
 Vers la mer...

III.

Elle touche à la nef, sans y voir de marins;
 Les voiles sont de soie, et tout dort.
 Le dur pavillon luit comme une escarboucle,

Le capitaine du navire est le Silence:
Et les grands mâts pareils à de fantastiques lances,
Lèvent contre le ciel une menace d'or.

« Bien-Aimé,
Je t'ai tout donné,
M'apporteras-tu le bonheur
En échange de tant de pleurs? »

Le chevalier fixe sur elle ses yeux de braise:
« Femme, tu connaîtras le pays de mon rêve... »

Ils n'ont pas encor fait une lieue, une seule lieue,
La chatelaine s'émeut,
Les vagues sont de flamme et le ciel est noir.

IV.

— Où allons nous? Où allons nous?

— Obéissez et taisez-vous.

Ils n'ont pas encor fait une lieue, une lieue,
Et le chevalier a grandi d'un arpent,
Il est grand comme les grands mâts.

Ils n'ont pas encor fait une lieue, une seule lieue,
Et elle découvre que le chevalier a le pied fourchu.

— Hélas! je ne vous reconnais plus
Vous n'êtes pas mon cher amant.

— Il est trop tard maintenant,
Et les regrets sont superflus!

Alors elle pleure et gémit:
« Mes petits, mon époux
Je ne vous reverrai jamais plus ».

Alors elle pleure et gémit:
Ils n'ont pas encor fait une lieue, une lieue
Et le chevalier dit: « Tu seras à moi pour toujours ».

V.

Ils ont maintenant fait une lieue, plus d'une lieue,
Et le navire s'enfonce dans les vagues de feu,
Le chevalier embrasse son amante avec des baisers de soufre.
Et tout a disparu dans le gouffre,
Dans la mer, dans l'enfer et dans le feu!

Jules Bois.

IL NAUFRAGO

Poichè tutto è finito e sulla riva mesta
 Un remo senza barca nè vela è ciò che resta
 Dell'amor, della fede, del lavoro paziente,
 Della speranza altissima e della lotta ardente,
 Riposa anima mia. Il vincitore armato
 Un eroe non è sempre; ed è eroico il soldato
 Che salutando gli ultimi bagliori della vita
 Rassegnato, in un solco, stringe la sua ferita.

Anima mia rammenti come fiorian le rose?...
 Quante ne colsi e quante le mie mani amoroze
 Ne gettarono a fasci, a ghirlande, a corone
 Sulla giovane prora? Qual giuliva canzone
 Scioglieva il venticello entro la vela bianca!
 Quanti auguri d'amici al momento in cui l'anca
 Vereconda di vergine che inceda all'altare
 Ella sciogliea guizzando nuova sposa del mare!

Oh! le notti incantevoli! Che dolce rapimento
 Quando, lasciati i remi, sulla frangia d'argento
 Dell'onde ci danzavano intorno le murene
 Evocando leggende di ondine, di sirene,
 D'amori, di magie! Spumeggiava la chiglia
 L'alighe travolgendo, la rosea conchiglia,
 Mentre nel buio cupo perdevasi la duna
 E la scia filava dorata dalla luna.

E tu credevi! Indarno alla tua ingenua festa
 Qualche vecchio nocchiero crollato avea la testa.
 Sapevi pur che esistono nembi di morte gravi,
 E che il mare è perfido forse non lo sapevi?...
 Ma tu amavi la lotta, anima mia, l'avesti

I tuoi trofei di guerra, guardali, son questi.
 Un remo scompagnato e un cuore sanguinante,
 Oh! povere memorie! oh! illusioni infrante!

Vieni qui, vecchia compagna, solleva ancor la fronte,
 Vieni, contiam le lagrime ed i perigli e l'onte.
 Era scura la notte, muggiava il vento, fine
 Come lame tagliavano le saette il confine.
 Dei cieli; e noi frattanto, muti, coll'occhio fisso,
 Nell'orrore sospesi di quel duplice abisso
 Fatto gelato il sangue nella gelata vena
 Strider sentimmo il primo schianto nella carena.

Quai gridi nelle tenebre! Quali urli di fiere!
 Che paurosi fantasmi sulle nere scogliere!
 Piegavasi la barca vinta dall'uragano
 Con un gemito lungo che sapeva d'umano.
 E cigolava il ponte, la poppa era squarciata,
 Sferzando la carcassa fremeva l'onda irata,
 La bianca vela sciolta dalle raffiche immonde
 Come un alcione morto galeggiava sull'onde.

Oh! miei defunti, pace! Preghiamo anima mia,
 Pei deboli preghiamo che restan sulla via,
 Per chi cadendo leva ancor la fronte pura,
 Per il bimbo che crede, per l'ateo che spergiura
 Dolori nuovi attendono le vittime novelle,
 Si raggruppano i nembi, congiuran le procelle....
 Ma il cielo ora è sereno, tornato è il mar d'argento
 E nuovi schifi tendono le bianche vele al vento!

Neera.

LES GLANEUSES

à F. T. Marinetti

Une glaneuse, une.... et puis une...
Après d'autres, d'autres encore....
Les voilà tombées de la lune,
Sur le champ ras qu'elles picorent.

Leur dos se fige et c'est leurs pas
Qui s'accélèrent.... s'accélèrent....
De loin, on dirait les compas
D'un vieux géomètre, en colère!....

De loin, leurs mains flattent le sol,
En des gestes épileptiques....
De loin, elles happent, au vol,
Ces chimères trop fantastiques :

Le bon repos du lendemain,
L'impôt des terres nourricières,
L'à foison de ce que le pain
Suscite aux heureux de la terre!

Mais, de tout près, une.... et puis une....
Après d'autres, d'autres encore....
Elles n'ont, pour toute fortune,
Qu'un maigre épi.... et puis encore!

L'abandon et le bon repos,
Tout est filé, devers les granges....
Elle voûtent, remuent le dos,
De tout près! — Si, elles ne mangent,

Du jour de l'an à Saint-Sylvestre,
Pas plus de pain qu'en le champ ras,
Derrière la gerbe il n'en reste....
On comprend, alors, que leur pas

Soit lent et grave, et lourd, et las,
Et que leurs mains deshéritées
Qui, — de loin, — caressaient le sol,
Menacent la glèbe, obstinée
A ne leur laisser nulle obole!

....Une glaneuse, une.... et puis une....
Après d'autres, d'autres encore....
Réparties toutes, vers la lune....
Le champ ras est ras d'épis d'or!

Albert Boissière.

(Extrait de « La Ferme au Gué » en préparation)

A LA MÉMOIRE GLORIEUSE DE JEAN LORRAIN

LE VOILIER CONDAMNÉ

Déjà!... Déjà le ciel noir est gonflé du sanglot déchirant
 que mon cœur condamné va lancer au Zénith...
 Aube sinistre et macérée d'angoisse!... Aube crispée!...
 Le vent agonisant aiguise un râle exténué...
 O vent crucifié sous les clous des Etoiles!...
 Les rues se gorgent de foule bitumeuse
 embuée de ténèbres, qui semble secouer
 péniblement la corpulence des façades.
 Et partout la sauvage haleine de la mer
 s'engouffre avec fracas, entre-choquant
 ses mille têtes aux cheveux droits,
 ses mille bras, ses mille voix en vrille...
 et partout la Terreur me talonne l'épée aux reins!...

Des panaches croulants de lourde fumée grasse
 engluent affreusement la cohue de la foule
 qui développe autour de moi ses tentacules
 de pieuvre colossale aux ventouses puantes...
 Mâles et femelles... ils me ressemblent tous!
 C'est toujours toi, Démon des Frénésies,
 qui dévoras leur faces... Oh! la lèpre éternelle!...
 ...Comme moi? Comme moi!...

Nul ne sentait l'angoisse
 et le poignant remords d'avoir ainsi perdu
 ses traits... son masque... son visage,
 aux mains d'un inconnu,
 pour l'amour de l'Enter ou du Ciel?
 pour l'amour des Nuages!...

Une femme, voilà!... Mes doigts t'ont reconnue!...
 Je t'empoigne aux mamelles. Crie-moi donc, sens-tu pas
 l'horreur de ma face rognée?
 N'as-tu pas le désir angoissant de connaître
 le crime, la démence, le désespoir caché
 derrière mon front d'ivoire?...

Car c'est moi le coupable, le condamné à mort
 que vous traînez vers le néant de vos vengeances !...
 L'ignores-tu?.. Un grand silence... Mes doigts s'expliquent-ils
 en plongeant dans ta chair?... As-tu compris?...

Hélas, je ne perçois qu'un lourd clapotement
 mollasse de pieds nus sur la chaussée boueuse,
 qui semble fermenter de haine sous mes pas...
 A droite, à gauche, les murailles des maisons
 sournoisement s'évadent parmi la bousculade
 des fumées et des flammes... et la foule ruisselle
 en sinistre éventail de velours palpitant,
 dans l'ombre spacieuse des môles et des quais...

Et voici, coup sur coup, les gifles colossales
 d'une vague cabrée, empanachée de lune verte,
 impriment à la cohue des soubresauts
 et des ressacs violents où pivote mon corps...

Horreur!... qu'y a-t-il donc au loin, en cercle autour de moi?

Ne tremble pas, mon cœur!...
 Etagées aux gradins des montagnes lointaines,
 des maisons en descendent, braquant leurs vitres rouges
 avec le doux ricanement et le mauvais sourire
 de leurs balcons aux vieux balustres ébréchés...

Autour de moi la foule automatique et bitumeuse
 se mêle et se confond avec la houle de la mer.
 Mais à l'envi partout, des prunelles flamboient,
 prunelles vives de maisons qui précipitent
 leur galop fantastique, de degré en degré,
 du haut en bas de ce grand cirque de montagnes
 pour me voir et me suivre d'un long regard inexplicable.

Les fenêtres clignotent... car l'ouragan redouble!

Le port sombre n'est plus qu'un lâche craquement
 de mâtures brisées, sous l'effort des voilures
 au ventre déchiré que des griffes saccagent!...
 Au secours! Au secours! Le vieux port va tordant

sa charpente broyée de cahute fantasque,
 machonnée par la foudre... Au secours!... La tempête?
 Ah! non, c'est un assaut de vagues aux dents de loups!
 Des loups exaspérés de faim qui se ruent sur la porte
 s'engouffrant par torrents acharnés aux fenêtres!...

Un grand voilier dresse très haut sa taille de squelette
 devant moi, sur le môle... Ses os
 sont alourdis de cordages pareils à des entrailles.

Accourez donc en foule, ô maisons scélérates,
 dont les visages sont creusés de prunelles fiévreuses!...
 Arc-boutez donc vos bras et vos toits embriqués,
 hissez-vous les unes sur les autres,
 pour savourer le spectacle sublime de ma mort!...

Ouragan, Ouragan, aux lèvres torsées
 comme les vastes brèches que la foudre de Dieu
 creuse au fronton des temples sacrilèges,
 déchaîne donc la meute de tes vagues aux dents de loups!...
 Hurrah! je vois la nacre étincelante de leurs dents
 qui s'aiguise entamant le môle inébranlable
 au seuil de ce grand port dont les mâtures oscillantes
 sursautent en croulant comme des solives carbonisées!...

Hurrah! Hurrah!... l'Angoisse des Angloisses
 m'étreignant à la gorge, je me hisse debout
 sur la haute dunette de ce voilier spectral...
 Enfin, enfin, mon cœur, apprête-toi
 à jouir de la fête glorieuse que la Mort ta patronne
 va préparant dans les Royaumes du Néant!...
 Mon cœur, fais tes vœux, tes derniers vœux absurdes!...

Sur ma tête, les voiles ballonnent monstrueuses
 entrechoquant leurs mamelles et leurs ventres de sorcières!...
 Le môle est dépassé!... Ouragan, tu m'étrangles!...
 O Lune verte, ô mystique araignée
 dont les pattes laborieuses enlacent mes cordages,
 souffre donc que je rende mon âme frénétique
 sur ta bouche en triangle! Bois sur mon front,
 la griserie et la démence de mon Rêve,
 le Rêve est un tourment aux délices divines...
 tourment quand même!... Ouragan, tu m'écrases!

Terreur!... Voici les vagues aux dents de loups!...
 Je vois vos yeux de pourpre aiguë!...
 Je sens, je sens vos griffes! Vos dents mâchent mes joues.
 Oh! la douleur cuisante de mourir entre vos dents!
 Aïe! Aïe! Aïe!... Je vais mourir!... Ma poitrine
 est broyée!... Ma carène craque et se lamente!...

Voilures imprégnées d'azur libérateur!...
 Voilures enrichies des fleurs de l'horizon!...
 O crissante mâtüre, tu défonces mon corps!
 Aïe! Plus fort! Encore! Encore! C'est ton ivresse,
 de me broyer ainsi?... et c'est la mienne aussi!...

Baisers des vents! Absolvantes caresses de l'Infini!...
 Je vous savoure à pleines lèvres de toutes mes blessures!...
 Espace! Espace! mon Désir fol-nageur,
 gai-plongeur, t'embrasse avec fureur
 dans l'écume volante et dans le vent rapace.

A moi le rêve engloutissant
 et l'ondoyante extase des forêts sous-marines!...
 A moi la virginale éclosion des perles!...
 Haleine assoupissante entraîne-moi
 par les immenses plaines de corail submergées.

Arome des mers nocturnes
 déjà frottées d'aurores parfumantes!...
 Mélancolie des pieuvres qui dénouent leur sommeil,
 en contemplant du tréfonds de l'abîme,
 à travers le cristal élastique des eaux,
 le lourd soleil levant,
 flotter au ras des mers, amolli et vermeil
 ainsi qu'un fabuleux nénuphar d'or!...

Arome évocateur de paradis perdus,
 tout mon corps en lambeaux
 boit ta vigueur divinissante,
 et meurt sans fin, sans fin de toi!...
 Aïe!... Aïe!... Je meurs!... je meurs!...

F. T. Marinetti.

GOLGATHA

Pöbel in Lumpen und gestickter Toga. Das wallt und brandet um die Kerkermauern wie ein vom Sturm emporgepeitschtes Meer. Auf allen Mienen liegt ein innerer Glanz und eine heisse wilde Seligkeit:

„ Er ist besiegt! Pilatus kreuzigt ihn! Ihn; der sich frevelnd Gottes Sohn genannt! Der sich vermass, den Tempel einzustürzen und wieder aufzubauen in dreien Tagen. Er ist besiegt und — ein gebrochener Mann — wird er den letzten schwersten Gang nun tun! „

Und heisser, lodrender tobt das Geschrei: Ein ungeheures Brausen schwillt empor, wächst über graue Kerkermauern fort und — in sich selbst vor lauter Glut verzischend — tritt es vor Jesu Seele hin und spricht:

„ Ich bin die starke Stimme dieses Volks! Ich hasse Dich und werde Dich zertreten! Zerstampfen werd'ich Dich, wenn Du Dich nicht im Staube bebend, flehend vor mir neigst. „

In Christi Seele aber wacht und strahlt ein klares, starkes, sonnenhelles Licht:

„ Wie ich stark bin, so sollst auch Du nicht schwach sein! Wenn Du in dieser einen Stunde zitterst, wird all Dein Wirken in den Wind verwehn. Die Geisselschläge hast Du stolz erduldet! Die Dornen tranken Dein geweihtes Blut! Petrus, Dein Petrus hat in einer Nacht sich dreimal leugnend von Dir abgewandt! Und stark, so felsenstark bist Du geblieben! Drum sei Dir treu in dieser einen Stunde! Vollende Deinen Weg — das Ziel ist nah!

So mahnt das Licht....

Noch einmal aber streckt gierig des Volkes mörderische Stimme die scharfen Klauen aus nach Christi Seele und — wankt gebrochen, hasserfüllt zurück.

Und wilder tobt das Brausen um die Mauern, ohnmächtig an dem grauen Stein zerschellend und lechzt nach Blut und lechzt nach Christi Seele. Zum Donnertosen schwillt es furchtbar an und lodert — jäh ins Riesenhafte wachsend und glüht und faucht wie toll....

Dann Totenstille.

Ein blasser Mann trat aus des Kerkers Tor. Von seinem Haupte strahlt die Königskrone — unsichtbar — dennoch aller Augen blendend. Die blassen Lippen lächelnd wie im Traum, lächeln voll grenzenlos — verklärter Milde:

Der Heiland!

Römische Söldner treten aus dem Tor, schleppen ein urgefüges Kreuz herbei und legen sein Gewicht auf Jesu Schultern.

Rings Totenstille — bebende Erwartung.

Und Christus beugt sich stumm der dumpfen Last. Kein Engel wird vom Himmel niedersteigen, und keine unsichtbare Hand wird ihn auf diesen letzten Schmerzenswege stützen.

Und Christus neigt sich unter seiner Bürde und schreitet langsam vorwärts und — bricht zusammen.

Das nimmt den Bann von den erstarrten Seelen. Hönische Reden hageln durch die Luft; in wildem Lärmen geht's dem Richtplatz zu und Simon von Kyrene trägt das Kreuz.

ER aber schreitet leicht und stolz dahin, als ginge es zu einem schönen Fest. Und lächelnd schaut er auf die wilde Menge, die hasserfüllt und brüllend ihn umdrängt; und lauter Liebe ist in seinem Blick.

Sie sind am Ziel. Das Kreuz wird aufgerichtet. Sie ziehen ihn empor und plötzlich ruht ringsum der wilde fieberische Lärm. Ein starres Schweigen senkt sich bang herab.

Dann dröhnen dumpfe, schwere Hammerschläge, und rostig-harte Nägel bohren sich knirschend und wühlend in des Heilands Fleisch.

ER aber schaut in lichte Ewigkeiten; ein leises Lächeln spielt um seinen Mund, ein Lächeln grenzenlos verklärter Milde und still-vernennener Glückseligkeit, Sein Werk, sein sonnenhelles Werk wird siegen.

Und allmählich gleiten seine Augen nieder zur Menge die in dumpfen Schweigen rings den Platz umsteht; wie Dolche bohren sich die hasserfüllten Blicke in sein Herz. Und bleicher wird sein bleiches Angesicht. Werzweifelnd blickt er auf die Schar seiner Feinde, auf das geringe Häuflein der Getreuen, das weinend sich am Kreuz zusammendrängt. Starr wird sein Auge und — er lächelt nicht mehr.

Dann:

„ *Eli, eli lamaassabthani!*

Mein Gott, mein Gott! Was hast Du mich verlassen. „

Und neigte das Haupt und verschied.

Erwin Alexander.

FRAGMENT

Orbe terrestre, anneau de la chaîne mondiale ;
 Anneau dans l'enchevêtrement des paraboles ;
 Et course en la course, ellipses et hyperboles,
 Des sphères encerclées dans la sphère totale.

Roule, au chemin tracé par les mathématiques
 Qui ont voulu ton geste courbe en l'univers ;
 Ton geste mesuré, terre qui roule vers
 L'anéantissement des demains fatidiques !

Et roule cependant, roule, en clamant l'espoir
 Incertain, mais qui sait ! un jour de tout savoir.
 — Songe à tout ce que l'X déjà te dévoila
 Depuis que le soleil jadis t'éjacula —

Roule, condensation du protyl, base unique
 D'où s'éleva le jeu de la vie organique
 Jusqu'aux présents labeurs des sèves qui circulent
 En la propagation latente des cellules.

Roule, masse avenue ; roule, mère des hommes ;
 Infime quotité d'incalculables sommes ;

Mais d'où, flèche hardie et fière fut lancée
 La plus grande expression de la vie : la pensée.

Roule, unité parmi les bataillons géants
 Dont on n'aperçoit pas les chefs si loin devant !
 Roule, en clamant l'espoir, roule, en chantant : je sais ;
 Et puis, vertigineux délires des concepts,
 Rêve le grade atteint ; l'épique destinée ;
 La bataille livrée ; la bataille gagnée ;
 Et ton orgueil plus grand de tout le ciel foulé,
 Rêve, aux matins tonnante d'héroïsmes hurlés,
 Des conquêtes d'éther, des redditions astrales,
 Et ton drapeau planté sur toutes les étoiles !

.....

*Hélas ! sinistre augure, en l'ombre des bas fonds,
 La lutte fratricide entrechoquait les fronts....*

René Arcos.

Extrait de « La tragédie des Espaces ».

ARBRES ET PARFUMS

a Louis Fuquetin.

Vous qui dormiez roulés de brumes violettes,
 Bûchers que nul bourreau n'éveillait d'une flamme,
 Arbres, des fleurs parant les courbes de vos têtes,
 Dans le Printemps redéroulez vos oriflammes!

Déployez vos senteurs en écharpes de soie
 Et vos longs réseaux d'or de mouches et d'abeilles,
 O troncs, qui paraissez dans la nature en joie
 Des vierges revenant le front ceint de corbeilles!

Parfums réconfortants de la tresse des branches
 Fumez vers les autels par vos fleurs encensés.
 Tabernacles! Voici de calmes maisons blanches,
 Offertes dans l'essor de vos bras enlacés

Lilas, acacias, aubépines frileuses,
 Dentelles rappelant le linge fin des fées,
 Senteurs de leur armoire en sachets précieuse,
 Vous dilatez les souvenirs étouffés:

Jeunes d'essaims de fleurs, de frelons et de mouches
 Et de flacons d'Asie a vos pistils offerts,
 Vous êtes la splendeur au regard qui vous touche
 Vous êtes le parfum dont se parent les airs.

Bleuets royaux piqués aux cheveux des avoines,
 Astérisques d'azur; coquelicots trembleurs

Qui saignez, alliant vos clameurs aux pivoinés,
 Lèvres de volupté rouges de leurs ardeurs,

Proclamez les beaux soirs où les amants s'enlacent
 Et la nudité d'Eve aux vasques des étangs
 Les faunes attentifs aux naiades qui passent
 Et qui guettent, ravis, dans l'ombre qui se tend.

Dites la joie victorieuse, les caresses,
 La femme en ses cheveux appelant les baisers,
 Les amoureux couchés aux divans des paresse,
 Et tout le paradis par les âmes osés.

Corolles exhalant aux pieds des arbres graves
 L'encensoir de vos longs pistils silencieux,
 Vous arrachez la terre aux moroses entraves
 Et lui restituez la croyance en ses Dieux,

Car buvant l'attirance enclose en vos calices
 Où l'ombre ensevelit divinement ses maux,
 Dans ce temple formé de flore et de rameaux
 Il s'abreuve à l'oubli des obscures malices.

Oh! dans cet air humain, fleurs, baumes infinis
 Rendant nos cœurs à leurs extases mortelles
 N'êtes-vous pas redemptrices des jours bannis,
 L'encens montant mystiquement du seul autel.

Emile Bernard.

Des pleurs d'Amour

O Luxure, quelqu'un chante tes litanies
 Dans l'ombre ardente et lourde, où l'ivresse et les fleurs
 Endorment d'un sommeil perfide nos douleurs
 Et nos corps, de leur double étreinte, se délient.

Sur nos lèvres que l'heure amère a désunies
 Les lentes mains du lent minuit ont déposé
 Les roses de feu pourpre où brûlent des baisers
 Et les grands pavots noirs des pâles agonies.

Quelle est l'illusion nouvelle qui nous fuit ?
 La lueur de tes yeux sombre et s'évanouit
 Et le frisson des pleurs abaisse tes paupières.

Dans mon cerveau s'écroule un ciel d'étoiles d'or
 Voici ta chair d'amour plus froide que les pierres
 Et lugubre, au lointain, un chien hurle à la mort.

Le Désir de la Mort

Mourir dans vos jardins, terres orientales,
 Vos jardins défaillants d'or et de floraisons,
 Tandis que les soleils royaux des horizons
 Epuiseraient l'odeur fiévreuse des pétales !

Ma bouche suceraient le sang des digitales
 Pour sentir s'écrouler ma chair en pamoison
 Et, dans mon cœur glacé par les pourpres poisons,
 Monter le lent oubli de mes heures fatales.

Et j'entendrais les chœurs lyriques des oiseaux
 S'exalter ; sur l'extase amoureuse des eaux
 Le calme Esprit des soirs fixerait mes prunelles.

Et, me couchant parmi ses roses éternelles,
 La mort à ma douleur dirait : « Tout est fini ! »
 Et mes yeux tourneraient, chavirant l'Infini.

Léon Bocquet.

A SONG OF COMRADESHIP

Now tell me, since the world began,
Of all the gifts God gave to man,
What greater than the thought that ran? —
 The love of man for Comrades.

The Flag of Brotherhood shall roll
From sea to sea, from pole to pole,
When God unites each comrade-soul
 In nations made of Comrades.

There is a link for ev'ry land
That manhood yet shall understand;
It is the comrade-touch-of-hand,
 The loving touch of Comrades.
The human heart is swift to know
How dear a friend, how dread a foe —
And hearts are aching here below,
 Just for the love of Comrades.

Come holy Day! for thee we pray,
When nations cease from fiery fray,
And Comrades walk the world's highway
 With loving speech of Comrades;
When Creeds are sacrificed for Right,
And nations, blind, regain their sight,
And Comrades walk in that Great Light —
 The Light and Love of Comrades!

Fred. G. Bowles.

LASCIANDO VENEZIA

Addio Venezia! ne la nebbia come
bella donna velata, cui risplende
più il sorriso ne l'ombra de le bende,
sorridi in un mistero senza nome!

Grandi palagi in bel lume di perla
che acuta tenerezza al cuor diffonde
nel desio triste e lento, di profonde
dolcezze ignote, che le ciglia imperla!

La laguna pallente illanguidisce
a i tuoi piedi regina d'oro, e quale
un mare calmo di liquida opale
lieve il superbo sogno tuo blandisce.

Serena nel silenzio la tua nota
forma si mostra a gli occhi che ti sanno.
Le visioni del passato vanno
per la bellezza che ti tiene immota.

Sfugge dinnanzi al guardo che rimpiange
il Palazzo Ducal, chiaro, a la riva,
e per la piazza, meraviglia viva,
San Marco, l'oro de i suoi raggi frange.

Quale una schiera di patrizie belle
che si tengono a mano dolcemente,
si specchian nel canale rilucente
i tuoi palazzi, in due file gemelle:

creature animate di ricordo
emananti una stanca voluttà,
ricche di marmi d'ombre e di beltà,
formano un alto armonioso accordo.

E scendono a la lor meta le barche
lente, sospinte da la forza umana;
sembran per una gente sovrumana
le belle frutta di cui sono carche;

frutta d'autunno che come giulive
immagini fiorenti, presentire
fanno dolci sapori, nel desire
de l'oro caldo de le polpe vive!

Dolci sapori nel profumo grave
che l'aria impregna: tinte verdi e rosse!
Le barche sotto al peso paion scosse
da quelle vite ne le mosse ignave....

E da la porta d'un palazzo bianco,
cui vaghi fregi fan ricco monile,
una gondola scivola sottile
sotto il tonfo del lungo remo stanco.

La gondola conduce un gondoliere,
ombra snella ne l'agile movenza,
e sembra del passato una parvenza
che sospinga quel nido di piacere.

Che porti nel tuo seno, molle nido?
È la gondola fatta per l'amore! —
Sopra l'acqua, che come un vinto cuore
palpita, porti amor morbido nido? —

È la gondola fatta per l'amore;
ma una bara distesa v'è... Si culla
sotto a l'oscuro drappo come in culla
de l'assopito vento nel languore.

Venezia, nel saluto estremo, addio
del cuor che si diparte doloroso,
sente l'anima ardente che il riposo
ultimo in te dev'esser lieto oblio,

perchè la luce tua la bara nera
avvolge, e culla in un nido d'amore,
sopra l'opale liquida che smuore
ne l'ombra dileguandosi leggera!

Anita Raffaella Cavalieri.

23 MAGGIO 1906

IN MORTE DI HENRIK IBSEN

ODE.

O verità, sovra le cime sole
raggi: e il Poeta che, morendo, leva
l'unica fronte vèr l'unica stella,
t'è monumento.

Forma inusata, divo simulacro
Egli sconfina tra gli azzurri eterni.
O verità, l'Uom che fu solo il vero
larva divenne.

L'Uom che non vide le speranze umane
se non tra il nembo dei futuri e parve
rider piangendo e piangere ridendo
sovra le cose,

chiuso ha il raggior de le pupille Sue:
vede qual vide: l'ombra una Lo fascia
paludamento a Sua vittoria degno:
candido inoltra.

Le rocce, l'alte che nei sogni stanno
salde e nuvole sembrano se vanno,
fan la corona de la gloria Sua,
portano i cieli.

Astro somiglia con la bianca luce
che dismarrita penetra le sfere
e piove ai cuori e ne fa stelle ferme
forti al morire.

Quando, le notti, i firmamenti sono
la più finale plaga, ombra, al pensiero:
e non v'ha sol, la sù, che non sia specchio,
anima, al tuo:

e ben s'apparta ogni fetente aroma,
carne, più tuo e fumiga a le cose
come l'ultimo aulir d'un cimitero
ultramillenne:

io discorono le corone in terra
ai fiori, o Padre, non potendo ai regi
e ne fo grande aureola pel capo
Tuo de l'Uomo:

de l'Uom, di Lui, di Chi s'atterra mezzo
giù da l'alture e mezzo aera ai cieli:
de l'Uom, di Lui, di Chi s'incarna un'ora,
sempre ma è Nume.

O Padre, quando a le gemonie umane
discenderà la confortante Iddia?
Nuda sia quella, ed ubere, e disprima
latte dal seno:

e l'assetate fauci, onde il respiro
de l'universo è come strido in toppa
di rugginosa roteante chiave,
n'abbian ristoro.

Adoro l'ombre ove ritornan spettri.
Oh ne la vita io non conosco forme
tutto vapora come nube in cielo:
fumo è la vita!

Gli uomini passan con le tibie loro
che sembran fusti di strappate ali:
anco le ulne che, sbracciando, fanno
mostra del volo.

Guardan le teste, con finestre uguali
di semicieca angustia, oltre, — Qual Cosa? —
Attorno è luce, vento, urto, squallore:
oltre, l' Ignoto:

oltre è la Reggia ove gigante esulta
la più sicura Maestà dei mondi.
Quando noi morti ci destiamo, forse
romba una Volta:

vibrano accordi che non fanno orchestre:
levasi un canto che non ha corale.
Quando noi morti ci destiamo, sorge,
forse, l'Aurora.

Tutti i nemici, tutte le colonne
de l'odio, i popoli e i monarchi, i vati
e i mercatanti, i diaconi e gli eroi,
tutti, saranno

là neonati a le divine sorti.

Non più raggiar di sole, ombra di lutto,
su la bianchezza del cammin già breve:
non più la morte:

non più l'amor che la somiglia: il bacio
preso e venduto: e, nel cachinno breve
de la copula comica, il singhiozzo
di non morire.

Soli i Tuoi sogni, i Tuoi presagi antichi,
o Padre, fatti come carne e bronzo:
sol, da la bocca dei fantasmi figli
Tuoi non mortali,

la gran pronunzia del saputo Vero.
E noi saremo ciò che le nebbie Tue
videro in luce priva di tramonto,
sopra i supremi:

ciò che discerchia e fluttua ed incende,
Cupola di volanti archi, la Vita
nova, la Soglia de l'eterno entrare:
l'Astro e l'Idea.

Gloria, o Polare! E per te giunto, il segno
bianco del mondo come limbo ai feti
rompe le pazze nuvole mortali
d'ultima luna.

Squassan le chiome i giovini che fanno
il divenire, e spezzan le lor tempie
dure sul fiordo pallido ghiadante
che non ha scale.

Tetra è la notte e sì furente il gelo
che par lo spasmo, entro le carni, ardore.
Fioccan le stelle? Morta flora imbianca
l'artiche prode,

morta, volante, sminuzzata quale
piuma d'angeli uccisi indi consparsa.
Guardan gli atomi i giovini che fanno,
anche, il passato.

Guardano: e fan lor abbondante strame
di tali spoglie non potendo serti.
Ivi porran vostra composta salma
trina, o Poeti!

Eschilo, il mondo ch'oriente sogna
attico e parla: e par che un Dio sorrida,
Uom, se la carne tua cade recendo
sangue a la scena:

Shakspeare, il mondo occiduo che ridda
vertiginoso: e le lussurie apprende
del dubitare: e fa di noi la fronte
diva su Dio:

Te che Li assommi e i nuovi mondi insegna
di su la rocca de lo spirto astrale,
Te dal cipiglio che perscruta i fulcri
de l'Avvenire.

Paolo Buzzi.

Milano, 24-25 maggio 1906.

O ANADYOMÈNE

(POÈME EN PROSE)

Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace.

— Prière sur l'Acropole. —

O Anadyomène, répand sur la plage les écheveaux de ta lourde chevelure; je veux la tenir entre mes doigts, dépliée, dénouée; égarer mon geste en sa tiédeur, en sa douceur; caresser, sous ce voile, ton corps fluide, qui tant subtilement se livre et se retire.

Je t'aime mieux, vois-tu, que ceux qui t'ont toujours possédée; tu es pour moi, qui viens de la forêt brumeuse, o Cypria, tout l'irrévélé, tout le mystère et toute la nouveauté du désir.

Une lumière épanouie, une aurore éclatante qui se lève au fond des sens, un arôme inconnu. Tu ne ressembles à aucune de mes anciennes tendresses et ma chair alanguie, mon cœur épuisé, séduits par l'illusion que tu leur inspires d'un premier amour, auprès de toi renaissent. Tu m'as ressuscitée de moi-même, o Cythérée. La clarté de tes flancs m'attire invinciblement, et leur parfum, quand ils se dévêtent du péplos d'écume, à travers la mer fleurie, sur ces bords consumés que le soleil inonde de ses flots empourprés, où les herbes aromatiques, sous les pas des troupeaux, distillent de tels élixirs.

Je t'aime davantage, pour être venue de la forêt brumeuse.... Là, s'ouvrent des champignons couleur de soufre et de rouille par les sentiers trempés de nuit. Et jusqu'ici, je me suis surtout enivrée des relents de la vase où pourrissent les feuilles d'automne, de l'acre émanation des mousses à l'entour des étangs, dont les berges sont rousses comme la poitrine des faunes, de la saveur des *mouilles* sous les alisiers flétris.

Je ne m'étais jamais si longuement penchée aux rives de la mer Thyrrénienne vers ton visage pur comme

les sons d'une flûte diaphane sur les coteaux de Baïa, mais seulement j'avais contemplé parfois, indécise, la face camuse d'un satyre dans l'eau trouble de quelque tourbière, au pied des Vosges, où descendent encore les reflets des mélèzes assombris et si douloureusement pleurant.... Le rire fugitif d'un satyre à la surface des marais qu'un peu de jaune soleil enduit à peine et qui dorment obscurément emmy les sphaignes et l'enchevêtrement des branches corrompues et des roseaux brisés.

J'ignorais presque ta voix aux souples nuances de gorge de ramiers, ces plaintes roucoulées, ces appels voluptueusement soupirés, ces sanglots qui résonnent si harmonieusement sur les rivages où tu te plais.

Dans nos bois, je n'avais pu saisir aux échos fléchissants que la chanson des pipeaux d'écorce, un peu rauques et dont les modulations ont la saveur acide du fruit des cornouillers ou des mûres sauvages.

Et je t'aime plus ardemment, o Lumineuse, o Ethérée, pour avoir vécu au seuil de l'ombre interminable. Et l'haleine des sous-bois, où s'ouvrent des champignons de soufre et de rouille, des combes enténébrées, me rend plus affolante, sur ces bords resplendissants, l'odeur de ta chevelure si lourde, que je tiens entre mes mains dépliée et dénouée.
. Mais combien les divinités sylvestres, âprement désirantes, ont de rudes et brutales et meurtrisantes étreintes.

Marie Dauguet.

Baïa, (Septembre 1905).

CREPUSCOLO LAZIALE

a Sem Benelli.

Già sparve il dì sotto l'arco del cielo a l'estremo orizzonte
(non metallica vòlta di fucina, ove un fabro
gigantesco foggi un mondo e nell'alto le impronte
del suo lavoro accenda?): sol treman fra il cinabro

e l'ocra molle de' cirri adamantini barbagli
che man mano snutriti van cedendo a la notte.
Che azzurro palpito è il mare! e, sù, il cielo in che vivi frastagli
traccian gli strati! e come spiran leni le frotte

piumate delle brezze serotine! e come si stende
calma, nelle ombre, un'arra di superba dimane!
Per che ventura è sì azzurro il Tirreno? e sì nitido splende
il cielo? e tersa è l'etra? Nè le nubi con strane

turpi Chimere, nè offendono con fuligginei vapori
il trionfo dell'arco vitreo crepuscolare,
chè anzi un'armonia sonora di caldi colori
ne' grembi hanno, stagnando, così, fra cielo e mare.

Oggi il divin Flutto, la vaga residua forza
de' vergini elementi, in cui fervea non vano
un desio distruttore, s'adunò — livida scorza
di fuso piombo — negli spazi e in un Uragano

si sfece, ebro, svellendo, per la sua rabbia gagliarda,
tutte le debolezze della multipla Vita,
tutta struggendo al suolo l'Impurità che ora guarda,
commista al fango, e ghigna contro a l'aria schiarita.

Nelle marine de' cieli, sottili vanendo, gli strati
segnan le scie de' venti (non pur l'addensamento
di tutti i cerebrali torpidi ingombri esalati
da la soggetta Roma con palustre fermento?),

nè stridono, co' grigi toni, a la cerula tregua,
ma letifican li occhi che vedono e che fanno.
La metallica vòlta che a grado a grado dilegua,
per l'incalzar delle ombre, lancia tra il loro inganno

l'accesa sfida, e chiara di gioie ne accerta la stanza
della dimane: il mondo novo che su le pire
del passato un gigante — l'invitto Pensiero che avanza —
sta foggiando per l'Uomo, di là, nell'avvenire.

Enrico Fondi.

Monte Albano, — di agosto '904.

GLI EGUALI

Parlare è dolce solo con eguali,
mandar lontano un verso per gli spazi,
spirito lieve, musica con l'ali.

I tuoi poeti l'odono, non sazi
di rime, o Gioia, e quelli che in corone
incisero, o Dolore, immani strazi.

E trema al suo passare chi Canzone
non scritta tien nel sangue fra ghirlande,
donna cui non disciolse ancor le zone,

Musa sopita dentro un core grande.

R. Forster.

DIE QUELLEN

Lebendig sprudeln aus dem prallen Horne
des Ueberflusses die gesunden Quellen
und spiegeln sich auf jedem Platz in hellen
und hehren Bogen über jedem Borne.

Die nassen Götter des gezackten Speeres
empfangen sie vergnügt in ihren Netzen,
die Quellen murmeln hurtig und ersetzen
im Schoss der Städte den Gesang des Meeres.

Verschiedenartiges Geräusch: in sanfte
Bewegungen des Spieles dringen scharfe
die folgewidrig mit einander streiten;

und scheinen überschwänglich auf dem Ranfte
des Wasserbeckens wie auf einer Harfe
das Trauerspiel des Lebens zu begleiten.

Benno Geiger.

DAS TOTE GLUECK

Aus alten Bildnissen und Rahmen schauen
uns unterm Edelroste der Jahrzehnte
die fernen Blicke nie gekannter Frauen
nach denen oft sich unsre Schwermut sehnte.

Augen auf deren Grund gleich Ungewittern
verwaste Leidenschaften wetterleuchten
die wir vergeblich inbrünstig erwidern;

Augen in denen leise Tränen zittern
wie von Entsagung Müdigkeit mit feuchten
mit schweren veilchenblauen Augenlidern.

In öden Schlössern und in leeren Gängen
begegnen wir dem toten Glück und trauern
vor Bildnissen die stumm in Rahmen hängen
an der Vergangenheit vergilbten Mauern.

Benno Geiger.

DONI ALL'IGNOTO

... Faire une perle d'une larme

MUSSET.

Giungono doni, misteriosi
doni dall'ignoto, simili
a carezze spirituali, a sorrisi
spirituali; profumi tepori raggi
a la tristezza
misericordiosi.
Giungono i doni dall'ignoto, come
dalle plaghe dei sogni:
(piccole parvenze di desideri
fatte realtà) come
dai regni dei maghi e delle fate.
E li recava nella mia
malinconica stanza,
tempio sacro alle memorie,
forse il Vecchio Natale nel suo manto:
o forse la giovine e bella
Regina Mab
consolatrice:
od anche, forse, la lieve e fulgida
legione d'angeli
che scende al Presepe cantando
Gloria e Pace.
Oh infanzia lontana!
lagrime asciugate all'apparire d'un dono!
Le creature angeliche
e le fantastiche, certo non sanno
che quaggiù altri occhi piangono
oltre quelli dei bimbi, e per questo
solo i fanciulli sono consolati.
E poichè io piangevo come una bimba
in quella notte solenne, (spaurita
s'ingannarono, mi recarono doni
perchè non piangessi più.
Bei doni lieti chi vi manda? Chi
vi scelse per me?

Donde venite ignoro, ma pur voi
nell'ignoto giungete, e parve estranea
a voi la riguardosa
mano che vi accolse.
Rose e lilla (lilla,
fiori miei prediletti!)
freschi e vivi in grosso fascio
pennelleggiati
intorno a un calendario: augurio gaio
d'un maggio che quanto l'anno
duri: altre rose aulenti
e smorte, e zàgare e viole
colte nei giardini di Sicilia
per me, per morire per me:
arancie, frutti d'oro
degli orti Esperidi
che mi recate la fragranza il sorriso il sole
d'una terra d'ebbrezza e di gioia:
dolci squisitezze
di Firenze e di Pisa, nell'argento lucido
chiuse siccome in medievali
armature: e tu piccolo
quadrifoglio di smalto,
custode di fortuna
(ardua impresa scegliesti!) e su tutti
ignoto e misterioso
cofano azzurro, di velluto
azzurro, come ai confini il mare,
e nella illune notte
il cielo..... L'ingenua fanciulla
della leggenda nordica
non così schiuse trepidante
il cofano dei gioielli meravigliosi
come la mia mano
ti schiuse. Oh gentilezza!

Non gemme, non gioielli,
ma per questa mia mano, per
questa mia esile mano
affaticata dal guidare la penna
nei sentieri dell'Ideale,
per la deserta mano
che nessuno bacia
più,
erano spoglie fini morbide profumate,
guanti da castellana e da regina.
Lagrime
m'inondarono il cuore, eppure
sorrisi felice, sorrisi
al nulla, all'ignoto,
alla solitudine.
Se almeno quel sorriso si fosse
cangiato in un raggio
di sole, in un profumo
delizioso, in una
felicità per l'incognito donatore!
O strenne, o regali,
omaggi silenziosi
venute quali offerte votive
al tempio d'una romita dea,
io vi bacio ad una ad una
come emblemi di gioie morte
come traccie dell'età giuliva
che fu.
Vi bacio e torno al mio lavoro. Quale?
Oh un assai paziente
lavoro! Comporre perle
di lacrime.

Jolanda.*Natale 1905.*

MUSICHE

La Matassa

I.

S'io potessi nel cerchio delle rime
racchiuder la bontà dell'Universo
sì che il pensiero in armonia converso,
quivi toccasse le più alte cime,

una soave laude d'amore,
qual tu cantavi un dì, Frate Francesco,
ininterrottamente, come un fresco
riso di fonti, allegrerebbe il cuore.

Ma grande è il prato e piccola la falce,
e il verde lauro, ch'io non colsi ancora,
crebbe, non visto, nella mia dimora,
sotto una chioma pallida di salce.

Pur non è voce che non si rifranga,
da i più lontani limiti del mondo,
lungo le volte del mio cuor profondo
che sembra che ne tremi e che ne clanga.

E poi che nube alcuna or mi fa velo
ed io mi sento labile ed eterno
come l'ultima fronda in mezzo al verno,
come le stelle innumeri del cielo,

più non temo Colei che teme il volgo;
ma, senza tregua, in ogni dì che passa,
con lento giro, un'aurea matassa
lucidamente ne' miei canti svolgo.

Al di là del bene e del male

II.

Dice Gotamo Buddha: « Una nutrita
fiaccola d'oro brilla ed io la spengo:
non era, fu, non è: tale sostengo, »
dice Gotamo Buddha, « esser la vita. »

Ma pria che fosse, ch'era mai la fiamma?
quando fu spenta, chi sa dir che avvenne?
avvolti sono in tenebra perenne
il Prima e il Dopo: Ecco l'Eterno Dramma.

Pure la luce è a noi dinanzi, e solo
colui che pigro, in sua viltà, s'addorme,
nella ristretta cerchia delle forme
trascina basso, faticando, il volo.

Ma chi, dentro se stesso, avrà dispersa,
con una chiara lampada d'argento,
la nebbia ch'era a lui d'impedimento
a veder se nell'anima universale,

sereno partirà con suora Morte;
e, per le ignote vie della Natura,
vedrà, dinanzi ad ogni creatura,
un infinito schiudersi di porte.

Così polito di suo fango immondo,
conforme ogni sapiente n'ammaestra,
piccola voce d'un immensa orchestra,
nafragherà nell'armonia del mondo.

A quella gentilissima...

X.

Se la mesta armonia di questi canti
per cui spero morir men duramente
vi farà, forse, ritornare in mente
me, che nel mondo non udii che pianti,

e se vi sembrerà che non indarno
sia germinato il fior della mia vita
dalla diffusa tenebra infinita
e dal dolore che m'ha fatto scarno,

pensate che più vasta e meno indegna
avrei lasciato, dietro a me, la traccia
se già la Morte non m'avesse in faccia
ventato l'ombra di sua nera insegna.

Ma se, movendo pur dall'aurora,
verso un nebbioso vespero perenne
le mie canzoni abbassano le penne,
considerate ancor, dolce signora,

che queste foglie tenui, cadenti,
questo romito canto che si duole,
queste ruine dove brilla il sole,
queste voci che muoiono tra i venti,

sono i sepolti organi che intuonano,
dagli abissi dell'anima profonda,
le ignote sinfonie che, d'onda, in onda,
quì, sulle mute carte, appena suonano.

Domenico Giuliotti.

Dal Poemetto « Musiche. »

STANCES À LA VIE

A Maurice Barrès.

Je sens bruire en mon cœur l'éternelle jeunesse,
Mon sang bout en ma chair et vient battre à mon front.
Mon âme! chante encor la divine allégresse
Et murmure ces mots qui me consoleront!

A mes yeux, clairs miroirs, que le reflet des choses
Dore divinement, monte l'orgueil brutal
D'avoir compris la Vie et la saveur des roses.
Et je veux l'Univers entier pour piédestal!

Lyre! tous tes accents rediront ma victoire:
Dieu presque, j'ai créé la vie autour de moi.
Le rêve d'or et les chimères illusoires
Escorteront mes pas et je serai la loi.

Je marcherai hautain, au milieu des fanfares
Fier, dédaigneux, haï, mais fort quand même et pur,
Les yeux fixés au ciel, méprisé des barbares,
Car nul ne comprendra mon espoir de l'azur!

Je suis dieu! l'Univers sait répondre à mon geste.
J'aime la Vie et le ciel clair et les soirs d'or
Où, attentif aux voix qui chantent des poètes,
Saluant de la main le rêve qui s'endort,

Glorieux, j'attendrai les anges de la Mort!

Emile Henriot.

Crepusculo Campestre

(POÈME BRÉSILIEN)

O crepúsculo de ouro e de amethysta pousa,
como um gesto de paz e absolvição divina
sobre os campos; e traz, a cada humilde cousa
da terra, um beijo bom em que o porvir germina...

E' a hora pensativa em que a gente, e com ella
os graves animaes e até as ingenuas plantas,
tém, antes de dormir, a consciencia singela
de que o descanso é justo após fadigas tantas...

O coração humano um pêso grato sente,
como esponja embebida em delicioso vinho;
e cantando derrama o seu flúido fremente...
Mil trémulas canções vagam pelo caminho...

Pelo caminho a mentha e a crespá madressilva,
o louro amargo e a flor suave do espinheiro
perfumam os covis onde a serpente silva,
coaxa a ran, e trilla o grillo aventureiro...

No tanque, junto á fonte em que as risadas claras
das môças voam no ar, quaes passaros em bando,
e lesta a agua espadana em cristalinas varas,
nas ánforas de barro e cobre borbulhando,

os cavallos, curvando as poeirentas crinas,
immergem na onda fresca os beiços palpitantes;
alaga-lhes de luz as plácidas retinas
a volupia sem fel d'esses breves instantes...

Crepuscule à la Campagne

Le crépuscule d'or et d'améthyste descend sur
la campagne immense comme un geste de paix et
d'absolution divine; et il apporte á chaque humble
chose de la terre un baiser suave où quelque
bienfait de l'avenir est en germe...

C'est là l'heure pensive, où le ciel, avant de
plonger tous les êtres dans le sommeil, nous
donne, ainsi qu'aux graves animaux et, même,
aux plantes naïves, la consolante certitude d'avoir
mérité le repos, après de si longues fatigues...

Le cœur de l'homme se sent agréablement
alourdi, comme une éponge imbibée d'un vin déli-
cieux; et il verse en chansons le trop plein de
ce fluide frémissant; mille chansons passionnées
vagabondent par les chemins...

Par les chemins, la menthe et le chevre-
feuille touffu, le laurier amer et la fleur cha-
ste de l'aubépine parfument les antres où la
couleuvre siffle, et la grenouille coasse, et le grillon
bohémien pousse sa plainte grêle...

Dans l'étang — près de la fontaine d'où
les rires clairs des jeunes filles s'envolent com-
me un essaim d'oiseaux, et l'eau jaillit en ger-
bes de cristal remplissant les amphores d'argile
et de cuivre — les chevaux, baissant leurs crinières
poudreuses, plongent dans l'onde fraîche leurs na-
seaux palpitants: et l'heureuse volupté de ces trop
courts moments allume en leurs prunelles une
lueur de gratitude...

Vém agora do pasto, e entram na larga estrada,
as vacas, com andar magestoso e tranquillo;
uma parda, uma branca, outra loura malhada,
e outras mais... vêm tornando ao seu nocturno asilo.

Aquella que as precede, e leva a campainha,
é negra, e tem na fronte uma alvissima estrêlla;
com que brandura forte e nobre se avizinha!
tudo ao redor se acalma e alisa só de vel-a...

E todas são assim — mansas, dóceis, pacientes,
uteis, boas! e em seus olhos de ceu e bruma
se espelha a quietação das almas obedientes,
em cuja vida nunca a raiva ruge e fuma...

Até para afastar algum tardio insecto
importuno, que as morde e sangra, e' sem arrancos
vãos de cólera, e' com ritmo lento e discreto
que as caudas movem sobre os seus possantens flancos.

E eil-as passam, e emtanto, á flagrancia que assoma
dos laranjaes e das magnolias e baunilhas
se une do leite o espesso e saudavel aroma,
que as têtas cheias dão, roseas e enormes bilhas.

E eil-as vão, no sorrir da tarde em que se inflamma
por ellas o esplendor da caricia mais terna;
acaso a natureza agradecida as ama
pela sua missão benéfica e materna...

Carlos Magalhães de Azeredo.

Maintenant les vaches ont quitté le pâturage,
et entrent dans la large route, de leur pas maje-
stueux et nonchalants; celle-ci est grise, celle-là
toute blanche, une autre a de grandes taches
rousses, et en voilà d'autres encore... elles s'en
vont lentement vers leur demeure nocturne.

Celle qui marche devant les autres, et porte la
clochette au cou, est noire, et a sur le front une
étoile de neige éblouissante. Comme elle marche,
avec une douceur noble et forte! on dirait que
le paysage tout entier, rien qu'à la voir passer,
se calme davantage, et sourit...

Elles sont toutes ainsi — soumises, patientes,
utiles, bonnes! et leurs yeux d'un azur brumeux
réfléchissent la quiétude des âmes obéissantes, que
la colère ne trouble jamais...

Même pour chasser les insectes importuns et
obstinés, qui les mordent jusqu'au sang, c'est sans
emportements furieux et d'un rythme lent et
discret, qu'elles balancent leurs queues sur leurs
flancs puissants...

Lorsqu'elles passent, toutes ensemble, le par-
fum épais salubre du lait se mêle aux senteurs
pénétrantes des orangiers, des magnolias et des
vanilles: leurs mamelles roses oscillent, toutes
gonflées de lait...

Et elles s'éloignent dans la beauté du soir
qui les enveloppe de sa plus intime et gracieuse
caresse; car la nature entière s'attendrit devant
elles, et les aime, pour leur mission bienfaisante
et maternelle...

Magalhaez de Azeredo.

Seconde lettre a Francis Jammes

...C'est un soir de douceur et de mélancolie;
Jammes, je pense encore à toi ce soir, la lune
entre par ma fenêtre ouverte sur la nuit,
et dans le cadre où vit ton sourire d'ami
un rayon fait bleuir ta belle barbe brune...

C'est un soir de douceur et de mélancolie.
Je me suis accoudé au bord de la fenêtre
et mon âme s'en va là-bas, où tu dois être,
par l'allée de muriers et de roses pâlies,
l'allée qui maintenant sous la lune revit
et jusqu'à ta pensée me conduira peut-être...

Je vais vers toi, ce soir où je suis triste et seul,
comme un petit enfant s'en va vers son aïeul,
comme le chien blessé accourt près de son maître
je viens vers toi, ami, et je te prie de mettre
ta main sur la blessure ouverte de mon cœur.
Toi qui souffris, et qui sans doute souffre encore,
tu dois savoir le miel qu'il faut à la brûlure,
l'eau claire de ton puits doit être fraîche et pure,
et tu connais la voix apaisante aux douleurs

qui berce le malade et l'enfant qui s'endort...
Je viens vers toi; je ne sais pas si je suis mort,
je me souviens d'avoir vécu une autre vie:
Voici quatre ans passés un jour je t'écrivis
« O Jammes, ce matin d'été combien je t'aime
toi qui vis en silence au milieu de tes champs
et qui, loin des cités, t'en vas l'âme sereine
avec tes frères, les oiseaux et les enfants »...
Je jugeais ce matin ton âme par la mienne,
et comme j'étais fort et que j'étais heureux
je ne voyais que de la joie sous le ciel bleu...
Maintenant j'ai souffert et j'ai compris ton œuvre,
il faut beaucoup souffrir pour savoir bien aimer.
et pour connaître, ami, ce que vaut un baiser
il faut prendre un baiser où les larmes demeurent...

Maintenant j'ai souffert et j'ai compris ton âme;
Ton œuvre est de l'amour, ton œuvre est toi, o Jammes!

Touny-Lérys.

(11 octobre 1905).

(1) Voir l'*Ermitage*, N.º de Mars 1902.

AVRIL

(POÈME ROUMAIN)

C'est en Avril que le ciel sans nuages
se penche ainsi qu'une blanche corbeille
pour inonder de roses et de muguets
les plaines et les secrets bocages.
La source vive et cristalline chante en sourdine,
en caressant l'osier qui se balance sur la rive;
et le doux myosotis lui murmure tout bas
sa joie de respirer la chaleur de l'azur.
Le souffle de la brise caresse l'onde pure
qui lentement herisse de délices
ses écailles d'argent!...
L'hirondelle transperce le ciel comme une flèche
et son vol noir enjambe la rêverie des grues
et des cigognes pensives qui lentement
la suivent d'un regard monotone.

C'est en Avril que les sentiers
mi-voilés de feuillages,
abritent les aveux des jeunes paysannes
pâmées d'ivresse dans les bras de leurs amants.
Et l'on entend leurs voix: Donne-moi cet œuillet
comme un gage éternel de tendresse et d'amour!...
J'embellirai ainsi ma chevelure...
En échange, voici, je dénoue ma ceinture
comme un chaste symbole de ma fidélité...

C'est en Avril dans un bocage de lilas,
que tu m'as confessé ton amour enflammé.
La lune, un rossignol, de molles fleurs nocturnes,
des feux follets dansants furent nos seuls témoins!...
Mais l'Echo raconta notre secret divin
aux ondes d'un ruisseau qui le répète encore
aux plantes riveraines.
Nous t'écoutâmes tous, en cercle, autour de toi,
car tu savais mieux que personne au monde
chuchoter à mon âme les paroles profondes
que je puis aujourd'hui répéter une à une;
car tu savais mieux que personne au monde
chanter en souriant le rêve de bonheur
qui ne dura qu'une heure
et tristement s'évanouit
comme une ombre légère...

Avril, Avril, reviens, pour déchirer encore
mon cœur d'angoisse et de délices!...
Les lilas et le liège vont-ils me reparler
de toi, de tes baisers, éternellement?
Non, vrai, je souffre trop!... Lorsque les hirondelles
reviennent d'Orient, la nostalgie cuisante
de ta voix me reprend et l'amer souvenir
de ton amour me brise!...

Smara.

(traduction en vers libres français de F. T. Marinetti).

FUGGENDO...

Chi sei tu, piccola ignota?
 Fissandoti nei larghi occhi turchini,
 io sento come una vertigine
 di nostalgie senza nome.
 T'avrò compagna lungo tutta la faticosa
 noia del viaggio?
 Sarai tu, con la tua bella
 giovinezza, come
 un ricreante raggio
 nella grigia monotonia
 che piove a tratti dal cielo
 e nasconde, d'un velo
 di tedio, a me stesso l'anima mia?
 A quali diversi destini
 ci porta l'enorme serpente di ferro
 che romba e ci assorda e c'introna
 slanciato a gran corsa tra i campi d'attorno fuggenti?
 Io vedo la bella persona
 che oscilla; una ciocca di fini
 capelli che palpita
 su la purissima fronte;
 e quei grandi, grandi occhi turchini
 par che s'allarghino, in cerchi
 fascinosi di trasalimenti,
 guardandomi fiso!
 Chiudo gli occhi, e nella tua voce
 per me zampilla una fonte
 di consolazione; nei toni argentini,
 negli squilli, nelle sonore
 inflessioni è lo scorrere d'un soavissimo fiume
 in cui l'anima mia s'abbandona.

Ora io non sento gravare più croce
 su le mie spalle, non sento dolore
 della partenza, o timore
 di quel che m'attende domani;
 ma parmi che in fondo al mio cuore
 s'accenda un'impreveduta
 stella, un punto fulgido, un lume
 che suscita a un tratto audaci miraggi lontani!
 Guardami, guardami, e lascia
 che io t'ascolti, beatamente rapito,
 mentre il mio desiderio, che nasce
 così violento e dolce ad un tempo, ti lascia
 d'esitanti carezze ideali!
 Il tempo che fugge con gli ansimi,
 col fragore affrettato del treno,
 ci porta al distacco,
 io lo so — ma ora è, pel mio gaudio, infinito!
 Parla, gorgheggia: m'è tanto,
 tanto dolce sentire da la tua bocca il canoro
 fluire delle parole
 che par tintinnino urtando nel pallido solè
 a te intorno brulicante d'oro.
 La tua bocca! Oh, poterne bere il freschissimo incanto
 con le mie labbra, infinitamente!
 Poterti avere accanto
 a me, più vicina, mia,
 adagiata su i miei ginocchi,
 chiusa fra le mie braccia,
 senza che la tua verginità
 s'appannasse del mio fiato, ma
 riversandoti tutta la mia gaudiosa follia

con gli occhi, fissi ne' tuoi occhi,
 sentendomi blandito in faccia
 da lo svolio de' tuoi capelli,
 al vento levato da l'implacabile fuga!
 Oh, come fini,
 come lucidi e belli
 i tuoi capelli
 disciolti
 che il vento à sconvolti!
 Oh, bacciarli annegandovi il viso,
 bacciar le tue guance, la nuca
 fiorita come di seta aurea, bacciarli i piedini
 irrequieti, e dirti un paradiso
 di pazze parole d'amore!
 Elsa — io l'ò appreso il tuo biondo
 nome — piccola ignota,
 piccola amata d'un'ora
 che io avrò presto smarrita
 senza più traccia nel gran turbine della vita,
 tu che presto sarai piombata qual visione
 fugace nella profonda
 immutabilità del Passato,
 non sei tu forse in quest'ora
 l'inconsapevole — ed unica — amante,
 non sento io per te oggi un giocondo
 palpito, la prima prepotenza della PASSIONE?

Io non ò amato fin ora,
 io m'ingannai, io mentii, solo ad altre
 anime, sterilmente, io diedi l'illusione
 d'amore; e di te, dell'essenza
 amara ed inebbrante
 di questi momenti si colma la mia esistenza!
 Son tuo, son tuo, o pura
 e ignava dominatrice
 che m'abbagli di luce improvvisa l'oscura
 anima, per la prima volta; son tuo, son felice
 dell'infelicità di domani,
 della mia vana gioia d'oggi, che corre a la fine
 con questo treno assordante di strepiti immani!
 Corri, corri, o maledetto
 treno — ma più che sul suolo,
 ove pur deve tra breve arrestarti un confine,
 potessi tu almeno, mentr'io la terrei sul mio petto,
 essere, slanciato a volo su per gli spazi profondi,
 come un asteroide divino
 luminosa dimora a l'amor mio,
 e viaggiante diritto tra il vasto rotare dei mondi,
 — diritto, senza un destino!

Federico de Maria.

VENERE AGRESTE

Hominunque Divomque voluptas
(Lucrezio).

DAL CANTO VI.

LA PROMESSA (frammento)

Era la notte sacra. — Una dolcezza
come di morte in mezzo alle campagne
pria che la luna la solinga altezza
inargentasse di sue tenui ragne. —
Immoti i boschi, tacita la brezza,
ed eran maestose le montagne
quando condusse alla Verginea pace
le settemplici Orse, Artofilace. —

E poi tremò, di mezzo alle preclare
sorelle che spuntavano man, mano,
limite estremo, la stella polare
sola e vivace in mezzo al ciel lontano;
quella che guida i naviganti in mare
sì come cenno di superna mano,
che sul grand'arco, senza alone o velo
è quasi perno del sereno cielo. —

Già coll'ali spiegate alto movea
Pegaso dalle froge inargentate
e sulla fronte di Cassiòpea
sulla sedia di stelle intemerate
una corona fulgida splendea. —
Era la notte ultima d'Estate
solenne sì che gli ultimi orizzonti
ascendevan gli Eroi di vetta ai monti. —

Perseo, primo, stringe entro la mano
Algol incerto che dell'occhio impietra
presso Andromeda immobile sul vano
scoglio, nel mezzo al vasto mar dell'etra;
le luminose plejadi, lontano
girando al suon d'una invisibil cetra,
con l'Iadi s'avvolgono, sorelle
minori dalle splendide facelle.

Aldebarano (l'occhio ardente) impone
sinistramente fiammeggiando, il Toro,
vanno a paro i Gemelli e del Leone
scintilla in vista la criniera d'oro;
alta la clava il nobile Orione
luminoso compare in mezzo a loro
e ignudo brilla nella notte oscura
coi diamanti della sua Cintura.

Così l'arco del cielo ampio s'immilla
di luci nove e di figure enormi,
se la notte ogni sua lucida stilla
lenta versi a' bacini aereiformi,
e nel buio del ciel che d'occhi brilla
vivon non viste sagome deformi
d'antichi mostri e Deità novelle
per l'eterna vicenda delle stelle. —

I contadini nella taciturna
notte, de' muti cieli hanno ragione,
e sopra all'aia nera una disturna
sul buon governo alla nova stagione,
poi che la canna già doventa alburna
e punge i cor la seminazione,
s'accende e non sanno Ei di che riposta
gloria splenda la Virtù nascosta.

Si appagano del Carro che somiglia
 al plaustro che cigola pesante
 nè Sirio li desta a meraviglia
 se tremoli solinga e trionfante;
 ammirano una lucida famiglia
 gloriosa di stelle in sul versante
 e salutano le timide sorelle
 col nomignolo pio di gallinelle. —

Ma se la luna nitida biancheggia,
 scrutano il cerchio prossimo o lontano
 che i rudi petti, al novo dì, francheggia
 dal minacciar d'un prossimo uragano
 sì che, muggendo i bovi, escano le greggi
 nell'albe fredde sul tranquillo piano
 dove la febbre santa del lavoro
 scaverà dalle zolle i blocchi d'oro. —

Intanto sulle teste immacolate
 spiegano l'ali invisibili i Divini,
 nella gran notte ultima d'Estate
 convenuti ai novissimi destini
 e vigilano le mandre addormentate,
 i campi fino agli ultimi confini
 e ricordano agli uomini le antiche
 fonti superne delle lor fatiche —

La nave d'Argo ove Canòpo impera
 immota come un chiuso monumento
 apre tutte le vele alla bufera,
 e scintillando come vivo argento
 l'Eridano ove fu chiusa l'altera
 follia Cretese in mezzo al firmamento
 l'attorto corpo senza face o proda
 vicino all'Idra mostruosa snoda. —

Già lentamente dall'opposto piano
 vittorioso Arturo in sul timone
 appar che regge Boote sovrano;
 sulla chioma le fulgide corone

a Berenice splendono e con mano
 immortal d'in sui piatti ove compone
 i piè Divini, del gran ciel decoro
 la Vergin reca una sua spiga d'oro!

Rosseggia Antares. — Da scalpello Pario
 quasi balzato con le frecce e l'arco
 incurvando la groppa il Sagittario
 l'agile Capricorno aspetta al varco;
 ma di sue linfe frigide l'Aquario
 ai Pesci versa il silenzioso incarco
 che Vega ammira, bianca alla mattina,
 fluisce col latte della Via Divina. —

Tornano così gli spiriti sepolti
 antichi e peregrinano sui mondi. —
 Nomi ignorati, sconosciuti volti
 ansie di morte, brividi giocondi
 vani fantasmi d'un baglior ravvolti
 paiono stelle in fondo ai ciel profondi
 e spirano su di noi l'alito fievole
 che n'empie della forza inconsapevole —

che non s'estingue. Sì che in noi s'eterna
 la sovrana virtù che i mondi espresse,
 quella che li feconda e ci governa,
 che certe fa le splendide promesse;
 ma chiuse, sì che l'uomo non le discerna —
 così nell'ombra rigoglia la mèsse
 così un germe invisibile e fecondo
 canta sempre negli organi del mondo. —

E nella notte tremano gli amori
 e nella notte s'accoppiano i germi;
 fremono i boschi di novelli ardori
 e l'onde senza freni e senza schermi
 in folli danze, in languidi tremori
 cingono le ripe, mentre ignoti i vermi
 serpeggiano dentro all'umiltà infinita
 del fimo eterno che ci dà la vita!

Dal cielo ancor le mitiche figure
 piegano sull'orlo della terra morta,
 mentre, vivo di strane creature
 spalanca il ciel la gigantesca porta. —
 Ed ecco strozza fra le mani pure
 l'impuro Serpe il gran Gigante e scorta
 è il cigno dolce dal petto polito
 alla beltà del sacro Ermafrodito,

Antinoo, coll'Aquila regale. —
 E il Delfino e la Lince e la Giraffa
 liberi nella notte siderale,
 e il Mietitore che la belva aggraffa,
 cavalcando, pel crine e la fatale
 premendo di Cefèo lucente staffa,
 intuonan l'inno, che nel suo potere
 gli echi ridesta alle celesti spere!

Sacra è la notte. L'ora è sacra. Intorno
 urge l'amore, vibrano le selve
 come ansiose dell'urgente giorno
 inebriate bramiscon le cerve;
 la luna aguzza l'affocato corno
 e dagli antri si destano le belve
 sì che presaghi dei furenti ardori
 chiudon, tremando, le corolle i fiori.

.....

Ferdinando Paolieri.

LE RÊVE DU MORT

(POÈME GREC)

Oh! je suis las de vivre parmi les vers de terre !...
 Un désir de nouveau me consume ;
 je ne veux pourtant pas vivre une nouvelle vie
 ni revoir sur la terre le soleil flamboyant.

Un songe dans la tombe a frappé
 ma carcasse, mon être mort voudrait
 qu'à ses côtes s'en vint celle que j'aimais
 celle qui vit encore sur la terre auréolée de ma gloire

Je suis mort... Oh!.. qu'elle meure aussi!...
 Oh! que de sa vie il ne reste plus rien!...
 Que les mornes tenèbres nous couvrent à jamais!...

Petros Zitouniatis

(Traduit du grec par Ary René d'Yvermont).

AU PRINCE HAMLET

Créer, ne pas créer ;
 S'en aller frémissant comme les grands apôtres
 Ou rêver doucement sur les pensers des autres ;
 Parler, ne pas parler ;
 Mourir, dormir ou naître ;
 Toujours des mots, disait Hamlet mon Maître.

Jouer de son cerveau et de ses membres souples,
 Regarder dans le bois le défilé des couples,
 Étirer au soleil les replis de sa peau,
 Ou jeter doucement de gros cailloux dans l'eau,
 Ou trembler et pâlir parce qu'on a grand peur
 Et ne rien écouter que les coups de son cœur,
 Toujours pareil et même jeu qui ne vaut guère
 Et finira dessous six pieds de terre
 Sans un grand intérêt.

Prendre les fruits, les fleurs, les idées et les femmes,
 Les parfums de la terre et le secret des âmes

Du même geste,
 Ou las ou conquérant,
 Puis les jeter comme un vieux zeste,
 Et pleurer lentement,
 Comme pleurent les pères
 Quand leurs enfants sont morts depuis une heure,
 Ou comme un enfant pleure
 Quand il sort, pantelant, des genoux de sa mère.

Toujours chercher !
 Ne rien savoir !
 Toujours marcher,
 Et ne pas voir !
 Oh ! que l'ombre est profonde
 Au dessus de cette onde
 Où s'égoutte le soir.

Louis Thomas.

RITORNO IN VAL DI CHIANA

Sinalunga, nell'ombra che si perde
all'orizzonte lungo la riviera,
su'l lago che nel cuor dell' « Umbria verde »
si vela della sua nebbia leggèra,

nel piano tuo, pe' solchi, oltre i vigneti,
presso gli argini chiari de' tuoi rivi,
tra i casolari e i presbiteri queti,
su i colli che han ghirlande ampie d'ulivi,

io, dalla mia finestra intenta come
vigile amica de' tuoi frutti aulenti,
guardo gli alberi tuoi che apron le chiome
in un sospiro alto d'effluvii, ai venti.

E sogno che tra il grigio e il verde e l'oro
vecchio che ondeggian lievi lungo i colli,
errin fantasmi pallidi ed un coro
lento dilegui tra i vapori molli.

Qui nacqui: nel fervor d'un affocato
meriggio. Qui tra i pascoli e le vigne.
Qui tra gli olivi. All'ombra del sagrato
fra i tronchi delle grandi querci asprigne.

E su le querci, come fior di macchia
s'apriyan nidi, e dentro i nidi un mazzo
di passeretti aprian le gole — e gracchia
e canta e grida — apriano un inno pazzo.

All'ombra delle querci eran gioconde
danze di fanciullette innamorate:
e balenava su le trecce bionde
di mezzo ai rami il sole dell'estate.

All'ombra delle querci eran vivaci
scoppii di risa, gemiti di fiume,
erano lievi fremiti di baci
come fruscii perduti tra le brume.

E dall'ombra saliva alta nell'aria
un'eco di canzoni e di novelle
lontane nella notte solitaria
ne' regni delle fate e delle stelle.

Torri dirute, baluardi, rupi
chiuse tra i vecchi rami, negror fósco
di mura fatte covo ora dei lupi
e dei falchi nell'alta ombra del bosco,

dorman sempre, oh, nell'onda di canzoni,
dorman negli stornelli della sera,
nelle domande d'amore, nei suoni
delle campane sciolte alla preghiera!

Il Re torna, re Totila. Oh ansimanti
cavalli a briglia sciolta e senza morso!
Questa mia vecchia terra, ormai da quanti
anni passati, re barbaro, hai córso?

Erano stanchi, muti, impauriti
dalla valanga barbara discesa
i valligiani: schiavi ora: asserviti
per l'aspra guerra e per la folle impresa.

Cavalcarono a paro delle torme
di cavalieri barbari i bifolchi.
Caddero avvinti in un macello informe.
Dura la tomba s'ebbero entro i solchi.

Dura tomba. Ma sorsero dal fondo
dei solchi sollevando i moncherini:
spruzzavan sangue sopra il grano biondo:
rosso di sangue il sole era ai confini.

Pallidi in una schiera, dalle cave
occhiaie, muti, protendean lo sguardo:
tra i denti senza polpa avevan bave:
i ventri vomitavan sangue e lardo:

— « *Re Totila! ser Balzebù del Nord,
fiamma d'inferno ti divorerà!* » —
Un fremito passò, lungo, su le orde
barbare, immote nell'oscurità.

— « *Re Totila, su 'l colle v'è una chiesa:
v'è una vergine: nella chiesa veglia!* » —
Re Totila la voce ecco ora ha intesa,
incubo nell'incerto dormiveglia.

Dormiva il campo. Nella tenda v'era
una lampada ferrea scolpita.
Getta la fiamma l'ombra sua leggera,
e l'ombra le ombre ed i fantasmi invita.

Balza Totila, il re. Suona nel bronzo
delle armi lo spavento. Il re spalanca
gli occhi nell'ombra cieca. Ascolta un ronzo
d'ale che va, come una larva bianca.

— « *Chi chiama? Chi mi chiama?* — Ascolta e ride
nell'ombra una risata pazza. Il re
trema. Era il vento? Ma nell'ombra stride
un passo che dilegua: « *Ov'è? chi v'è?* »

I morti, alla lor terra solatia,
hanno gridato la vendetta in coro.
Dall'ombra cieca il re scruti la via,
batta il caval lo zòccolo sonoro.

E re Totila, all'alba che si desta,
leva le tende e fugge alla campagna.
Fuggono su i cavalli, a lancia in resta,
gli eserciti delle Alpi di Lamagna.

Da i presbiterii ermi su i colli a i piani
squillan campane delle chiese al vento.
Libertà v'è nell'aria. I valligiani
sorgono. Tutti in arme. A cento a cento.

E tra i solchi che i grani hanno maturi,
ecco, il sol torna. Cantano ora i rami
delle querci la gloria. Salgon puri
aromi di viole tra i fogliami...

O Sinalunga, o dolce colle a mezzo
della mia Val di Chiana aperta al sole,
fra le tue querci io vo' tornare al rezzo
e nei boschi odorar le tue viole.

Belle siete, o viole, come gli occhi
ch'io penso e cerco: che sapean guardare
le navi quando aprian le vele e i fiocchi,
perdute nel crepuscolo del mare.

Mi sorrideva pallida e silente,
e nel silenzio all'ombra delle ciglia
nascondeva le sue lacrime lente
la sorella che sola vi somiglia.

Io qui tra voi, nel giorno che sorride,
vorrei vederla ancóra e raccontarle
i sogni che negli occhi ella mi vide,
la fede che per gli occhi io seppi darle.

Io qui tra voi, nel sogno che ora ammantava
le mie colline floride, vorrei
cantare l'inno che nel cuor mi canta
e vibra e vola alto dagli occhi miei.

Piccola è la mia casa. E le sue mura
son povere. Ma v'è dentro un tesoro.
Mamma, tu che mi guardi e che sicura
speri, v'è un sogno, v'è un gran sogno d'oro.

Cantare il sogno in un sol verso alato,
vibrar tutto in un inno alto e morire.
Madre, questo, sperai. Madre, che il fato
mio fosse questo. Osanna all'avvenire!

Ottobre 1905.

Marcello Taddei.

V'è una leggenda popolare su Totila e la sua invasione. Dicono che il re barbaro disceso nel contado senese, verso la montagna di S. Fiora, soggiogasse per breve tempo il paese, assoldando alcune schiere tra i valligiani. Ma in una battaglia molti dei valligiani caddero nelle sue file. E i molti ebbero vergogna di non aver prima difeso la patria. Insorsero, allora, tutti uniti contro Totila. Il quale, impaurito dallo strano esercito d'ombre, fuggì lasciando libera la terra e gli abitanti. E il popolo attribuì la liberazione a un miracolo della Vergine. Anche oggi, per memoria, v'è sul colle di S. Bernardino, tra i cipressi del convento, l'altare votivo consacrato alla devozione per la « Vergine dell'Ausilio ».

I MIEI FRATELLI MAGGIORI

(POEMETTO IN PROSA)

Il lauro è bello quando tace ogni vento, splendor di sole è in alto, e l'aria serena tremola di gioia. Bella è la quercia mentre corrano grandi nuvoli bianchi, e passino sopra il sole.

L'alba è tutta felice quando può apparire tra due cipressetti dondolanti, in cò d'un poggio di Toscana: e i cipressetti son belli allora. E son belli gli abeti, quando al vento che vien giù per la costa urlando, insegnano tutti con i mille indici bruni la via del mare.

E là, sulle vette dei monti, il faggio solitario, se dietro gli s'anneri il cielo, e agiti le braccia follemente, a disfidare il fulmine, è bello.

Io voglio bene a tutti gli alberi della terra: ma i pini, i pini sono i miei fratelli maggiori. Sentite come è bella e triste la loro storia:

Stavano sulle rive di laghetti cheti, e certi venticelli, ridendo, secondavano i loro amori segreti, senza mai turbare lo specchio dell'acque, nè il sonno dei misteriosi loti.

Le nubi, andando sopra le loro vaste chiome, spinte verso ignoti combattimenti: e gli aquilotti, a cui le maligne tempeste dei monti fiaccarono

le ali inesperte, venuti a raffrancarle fra il pigolio delle nidiate: e gli uomini, i poveri uomini, che si soffermavano anelanti sotto le loro frescure, dicevano tutti: beati questi pini, che vivono in tanta pace! — e n'avevano invidia.

Ma i pini, vedendo le nubi e gli aquilotti e gli uomini, maledicevano alle loro immense radici. Se il vento del mare portava odor di salino, fremevano tutti, e torcevano il viso dai loro dolci specchi.

E finalmente discesero al mare. Fin sulle scogliere corrose, fin dentro le sterili sabbie, per gli estremi lembi di terra, si spinsero. A mille, a mille: sembrando una popolazione di giganti, in attesa.

E sempre nelle notti paurose, che par che l'uragano voglia vòtare il mare, si mossero, s'agitavano, squassarono le lor criniere sonanti, alzarono un romore simile a quello del mare, si protesero, s'inarcarono come guerrieri bramosi di battaglia: ma, sempre, le radici furono più forti, le maledette radici, del loro desiderio infinito.

Ma giunsero gli uomini, i poveri uomini; e

ancora fuggivano. E i pini dissero allora agli uomini: Sentite, se vi bisogna ancora fuggire, liberateci dalle nostre sorde radici e fate di noi belle navi veloci, e andremo insieme per il mare a veder le terre di meraviglia, che custodiscono l'oro e i diamanti rari.

E poichè gli uomini si furon messi all'opera si sentivano certi pini bassetti e ricurvi gridare: Noi noi, vedete, siam buoni per tenere il gran ventre della vostra nave! e certi alti e sottili dire: e noi sian nati per vestire i bei fianchi che torneranno gravidi d'oro! Ma quando le carene furon coperte, e stavano lungo il seno, inebriante di resina, trattenute come fantastici segugi al guinzaglio; allora i più cari tra i miei fratelli, che avevano aspettato, fervendo, in silenzio, levarono alto la bella voce dalle altissime teste selvaggiamente scarmigliate, su i loro corpi perfetti, e dissero: Eccovi all'ultima fatica, uomini! Forza con l'ascia: gettateci in terra: mozzateci questa chioma inutile, e piantateci là nel mezzo dei vostri scafi, che sian come le nostre radici: non quelle testarde e vili che non ci vollero seguire, ma sì quelle che sognavamo in qualche alba chiara, dopo

una notte di tempesta, libere radici! che venivan con noi su per l'onde turgide, dalle vette splendide, verso l'ignoto.

E andarono finalmente, i miei cari fratelli maggiori, dietro al desiderio loro infinito, tenendo tese le vele al buon vento: e uscirono del nostro mare, là nel mar grande, e lo corsero tutto, per sereni e per burrasche: videro sopra, il volo potente e facile dell'albatro; e dietro, su i mulinelli della scia, lo scherzevole svolazzar delle dame: videro le terre dell'oro e dei diamanti, e cento altre ne videro anche: videro tutto quello che avevan sognato sulle rive dei loro laghetti cheti.... Ma quei sogni: quei sogni non li rividero più.

Andate per gli intricati porti dei grandi mercati del mondo, e vedrete che, mentre gli uomini arcigni, intenti a trafficare, non guardano in alto, i grandi alberi delle navi ormeggiate muovono lentissimamente le loro teste. Vogliono dire che tutto è vano quel che si fa: solo è vero quel che si sogna.

Ercole Luigi Morselli.

Luglio 1905.

J A R D I N S

*au poète Charles Vildrac
admirativement.*

I.

Le tout frémissement de l'aile frisselante
Et claire-de-neige des cygnes
Porte le désarroi dans les gemmes tremblantes
Des jets d'eau tout fiers de leur ligne.

On retrouve la grâce apâlie des ondines
Dans le geste étudié des iris,
Et les feuilles qui s'agacent
Eperlent leur voix aux trilles des ris.

La lune a voulu faire l'adonis
Et se mirer au plan des ondes ;
Elle est chue au tréfonds et git
Maintenant noyée dans les ombres.

Elle a l'air de l'argyraspide
D'un beau chevalier tnbreux
Ou d'une patène antique
Sur une étoffe de saint lieu.

II.

L'herbe-d'enfer a mis à nuit
— La sardonique en a muti —
Une nouvelle fleur de feu.

La bonne lune des mamans
A montré son mufle d'argent
Par le trou borgne de l'étang.

Un passe-velours a jeté,
Vers le val, à pleines volées,
Les coups de choche du tocsin.

Les lys ont des curiosités
De femme enfant, mais leurs yeux d'or
Ne peuvent voir dans l'eau qui dort,
Que l'infini lavant des toiles
Ruisselant d'azur et d'étoiles.

III.

Le bassin rose et veinulé d'azur
Eclot — fleur-de-lèvre éprise de nacre —
Figée dans le clair gel d'un argent pur
L'eau dort sur le pollen gris de son sable.

Les nénuphars blancs présentent la loi
Azyme des seins aux clartés du ciel ;
Et le soleil boit aux coupes de miel
Des colchiques fiers du baiser de roi.

Les cygnes ont l'air de communiantes
Purifiées d'hysope et de sacrifice ;
Ainsi qu'un clou d'or sur la neige glisse
Se meut lentement leur prunelle ardente.

Ou leur cou cinglant, comme un fil de fouet,
L'air vibrant d'azur, scintille au soleil ;
Et plongeant leur bec au pur cristal frais
De l'eau qui les chante ils boivent du ciel.

Eshmer-Valdor.

MON ENTHOUSIASME

a F. T. Marinetti.

Il a bondi, mon Enthousiasme aux yeux épiques!
Le voici poitrinant, droit, au bord de la nuit;
De pléthore son corps d'adolescent frémit
Et mes Doutes ont déserté, pris de panique.

Il a bondi, mon si beau fils, mon Enthousiasme!
Il palpite sur ses jarrets ivres d'assauts!
Et livre au vent sa chevelure de flambeau!
Et tend ses bras, et tend ses doigts vibrants, aux astres!

Il a bondi.... Et ses narines en arrêt
Flairent des chemins fous que l'ombre au loin submerge;
Des talus casse-cous... des étangs.... des forêts....
Et plus loin et plus haut, le défiant: les Pics vierges.

Il va poursuivre jusqu'au jour l'ardente Idée;
Il l'atteindra et l'écrasera contre lui!
Ses bras forts cercleront des hanches rebellées,
Il prendra des cheveux à belles dents serrées,
Et des luttes de dieux feront trembler la Nuit.

Parce qu'il va partir, il est sûr des victoires.
Même ses pieds sont prêts à saigner! Et ses mains
S'enfièvent à presser les lauriers illusoires,
Les présumés lauriers que lui tendra Demain.

Il a bondi, mon Enthousiasme aux yeux épiques!
Il a bondi, mon si beau fils, mon Enthousiasme!...

* * *

O mon Enthousiasme, O mon si beau fils,
De l'heure où s'en vont coucher les enfants
Jusqu'à celle où les fenêtres pâlisent,
Bien des fois déjà, sonnait l'olifant,
O mon si beau fils!
Tu as chargé, chargé les glaciers blancs....

O mon si beau fils qui vas t'envoler
Encore cette fois,
Prends garde! Je sais des fois, bien des fois
Où tu me revins dans la matinée
Ton manteau mouillé,
Et sans ton cheval, et sans ton épée!

Ah mon pauvre enfant, malgré l'habitude,
A chaque retour, pourquoi pleurons-nous,
Pourquoi pleurons-nous,
Pendant que je baigne ta lassitude,
Et les écorchures de tes genoux?...

Charles Vildrac.

A JÉSUS-CHRIST

(POÈME GREC)

Tu n'es pas venu parmi nous pour vaincre :
Satan triomphe dans l'Ades!...
Tu es venu pour te laisser vaincre et pour nous laisser,
avec ton temple immense, une simple marque.

Tu es venu sur la terre pour nous fermer l'esprit
et pour nous montrer le nuit éternelle...
Viens maintenant, faiseur de miracles, éteindre
les flots de lumière qui déchirent les ténèbres.

Cette bête féroce qui fume constamment
et siffle avec fureur, te chasse
et te couvre de sa noire fumée.

Va-t-en loin de nous, Christ, la nature le commande!...
Satan fait tous les jours triompher la science
et la science progresse constamment sans arrêt!...

A UNE JUIVE

(POÈME GREC)

Ne pleure pas malheureuse, ne courbe pas la tête
si tu as péché gravement dans la vie
si tu as ouvert tes bras blancs au crime
et si tu as livré tes lèvres aux baisers.

Quelqu'un pour toi viendra un jour
qui sauvera ta vie avec dévouement
qui t'élèvera jusqu'aux astres et posera
sur ta chevelure abondante une couronne d'or.

O toi, race élue du péché
toi qui donnas naissance à notre Christ
tu verras naître un nouveau Messie!...

Tandis que nous autres, lâches, vautrés dans le péché,
à chaque pas lourd qui frappe le sol,
effrayés, nous croyons voir paraître un nouveau Néron.

S. Martzokis

(Traduit du grec par Ary René d'Yvermont).

Inchiesta Internazionale di "POESIA,, sul Verso Libero

Poichè le ultime riforme ritmiche e metriche, compiute o tentate nella poesia italiana, accennano a generar confusione nei cultori meno esperti d'arte poetica, abbiamo pensato interrogare le persone più competenti, affinchè la loro parola serva a chiarire le ragioni e le forme delle ultime libertà tecniche in poesia. La nostra rivista dunque rivolge ai maggiori poeti d'Italia le seguenti domande:

1.° Quali sono le vostre idee intorno alle più recenti riforme ritmiche e metriche introdotte nella nostra letteratura poetica?

2.° Quali sono le vostre idee pro o contro il così detto " verso libero ,, in Italia, derivato dal " vers libre ,, francese che Gustave Kahn ha creato in Francia?

E perchè la discussione sia più vasta e più concludente, *Poesia* rivolge ai maggiori poeti e critici di Francia e d'Europa, la seguente domanda:

Que pensez-vous du " vers libre? ,,

F. T. MARINETTI.

POESIA ha pubblicato le risposte di *Gustave Kahn, Arturo Colautti, Francis Vielé Griffin, Emile Verhaeren, Henri de Regnier, Rachilde, Edouard Ducoté, Domenico Tumiati, Marie Dauguet, Luigi Capuana, Silvio Benco, Antonino Alonge, Giovanni Pascoli, Angiolo Orvieto, Comtesse de Noailles, Neera, Jules Bois, Albert Mockel, Albert Boissière, Francesco Chiesa.*

GABRIELE D'ANNUNZIO risponde:

Mio caro poeta,

Speravo di vedervi a Milano nel mio secondo soggiorno. Eravate assente ancora?

La questione del verso libero è molto grave e molto complessa. E' troppo difficile cosa trattarla in venti righe. Mi proverò.

Manderò anche un gruppo di versi inediti. Ma bisogna che abbiate un poco di pazienza.

Tornerò a Milano presto. Vi avvertirò.

Una cordiale stretta di mano in gran fretta, dal vostro

Gabriele d'Annunzio.

ADA NEGRI risponde:

Illustre Poeta,

Ho letto d'un fiato *Le Roi Bombance*, che mi ha riempita di ammirazione per la vastità e l'acutezza della satira, l'assoluta originalità dei personaggi e delle scene, l'irruenza selvaggia della fantasia.

L'*Idiot* è personaggio di linee shakespeariane. *Sainte Pourriture* ricorda le più sinistre creazioni di Poè.

Quanto all'inchiesta sul verso libero, non ho idee ben chiare, forse. Mi pare che quando il poeta è veramente

poeta, cioè *creatore*, crea da sè la veste ritmica del suo pensiero. Nulla è più dolce e più spontaneo e più « nature » di certi versi liberi di Francis Jammes.

Ave, Poeta!

Ada Negri.

RICHARD DEHMEL risponde:

Mon cher poète!

La lutte pour le *vers libre* n'a plus la même importance dans la poésie allemande que dans la votre, ni la même signification. C'est par Goethe et par ses contemporains que notre art lyrique fut délivré de ces règles strictes d'un metre fixe, que l'idolatrie latine des Humanistes nous avait imposées. Et je crois que le reculement de cette même gêne ancienne, qui se fait à present chez vous, est dû à l'influence allemande.

Que ce soit d'une façon ou d'une autre, en Allemagne, c'est aujourd'hui une chose tout à fait convenue qu'un poète original a son rythme original; s'il maîtrise l'art, il peut être aussi libre qu'il le veut, c'est-à-dire: aussi lié que son art le veut. De plus, il ya chez nous un petit cercle de poètes lyriques, qui s'acharne à propager une soi-disante méthode de vers libre; mais ce terme-ci signifie toute autre chose que chez vous, et n'a pour but principal que l'extirpation de la rime.

Ainsi la liberté se tourne en esclavage. Cependant, toute cette querelle se tourne en bagatelle quand on se rappelle de quelle manière libre et magnifiquement liée, « le Directeur s'amuse ». Bien à vous

Richard Dehmel.

Blankenese, Hamburg.

GIOVANNI MARRADI risponde:

Mio giovine amico,

Vogliate scusarmi del lungo silenzio involontario, e state pur certo che, anche se non vi ho scritto da un pezzo, non ho mai cessato di amarvi e di seguirvi con simpatia nel vostro ascendente cammino di poeta.

Riguardo poi alla vostra inchiesta sul *verso libero*, vi dirò che stavo proprio per rispondere ai due quesiti di « *Poesia* » quando lessi con mia compiacenza indicibile la risposta del Colautti.

Egli esprimeva così esattamente e felicemente il pensiero mio e le mie convinzioni sull'argomento, che stimai perfettamente inutile il venirvi a ripetere in altre parole quelle stessissime cose.

Ma poichè voi insistete cortesemente a voler sentire la mia opinione, io vi dirò che, secondo me, Arturo Colautti ha ragione da vendere; che, senza negare ai poeti contemporanei il diritto di sbizzarrirsi nella ricerca di nuovi ritmi e di nuovi metri, io non ho alcuna fede nei loro conati, e che il vero *verso libero* nostro è il nostro mirabile *endecasillabo sciolto*, del quale non c'è alcun bisogno che predichi io la pienissima libertà e la varietà infinita e le attitudini meravigliose: libertà e varietà e attitudini rigorosamente disciplinate dall'eterna legge del *ritmo*, e non vagolanti arbitrariamente in balia del *capriccio*, che è al *verso libero* unica legge....

Ecco mio buon Marinetti, poichè volete saperla a ogni costo, la convinzione sincera del vostro amico

Giovanni Marradi.

Livorno, 27 aprile 1906.

STUART MERRILL risponde:

Mon cher confrère,

J'ai l'honneur de vous envoyer tout ce que vous m'avez demandé. J'aurais voulu vous donner un poème plus important, mais je n'ai rien d'achevé dans mon portefeuille.

Il y a quelques mois, l'admirable poète Van Lerberghe abjurait publiquement le vers libre. Il eut tort, car rien ne peut empêcher sa *Chanson d'Eve* écrite en vers libres d'être un chef d'oeuvre. Sur ce M. Robert de Souza reproche à M. Van Lerberghe son abjuration. Il eut également tort, car sans aucun doute les vers réguliers du poète seront aussi beaux que ses vers libres.

Cela revient à dire que le talent seul du poète justifie ou condamne sa métrique. Rien au monde ne fera que de mauvais vers libres soient bons ni que de bons alexandrins soient mauvais. Il est de bons et de mauvais poètes, voilà tout. Dans l'ardeur de la lutte pour le vers libre, on oublia les vérités auxquelles eut pensé le sage M. de La Palisse, et l'on ne mit pas à leur place des poètes de forme traditionnelle comme Mikhaël, Quillard, ou Le Cardonnell.

Sachons enfin admirer la Beauté sans parti pris et admettre le nouveau sans oublier l'ancien. Si l'alexandrin existe par la force d'une glorieuse tradition, le vers libre n'en existe pas moins par le fait des œuvres les plus belles de notre temps. Le vers libre n'est pas une mode imposée par des rhéteurs: c'est autant que le poème en prose, une conquête nouvelle de la pensée poétique. Et si je suis épouvanté par la médiocrité de tant de poèmes qu'on nous a servis depuis vingt ans sous prétexte de liberté

métrique, je n'en suis pas moins désolé de voir quelques jeunes poètes de talent négliger une forme qu'ils aideraient puissamment à imposer à l'admiration publique.

Croyez à toute ma sympathie littéraire et personnelle.

Stuart Merrill.

ARNO HOLZ risponde:

La lyrique du monde entier a fait banqueroute. Aucun homme de progrès véritable, ne s'en mêle plus: ce n'est aujourd'hui qu'une affaire privée d'esthète à l'esprit arriéré et infécond. Les raisons de ceci gisent dans la décrépitude générale des formes qu'elle a gardées jusqu'à présent. Même les vers des plus jeunes ne se distinguent en rien, dans leur structure, des vers, que connurent nos grand-pères; ceux-ci à leur tour ne se distinguaient aucunement des vers, comme on les scandait déjà au moyen-âge, ou, si l'on veut aller encore plus loin, dans l'antiquité. On a beau plonger aussi profondément que possible dans l'histoire de la lyrique, l'on aboutira toujours, (quant à la forme et malgré les innombrables modifications qu'il a subi à travers tous les peuples et tous les temps) au même dernier principe fondamental: à une tendance vers une certaine musique moyennant les paroles comme but absolu, on mieux encore, vers un Rythme qui ne vit pas seulement de ce qui tend à s'exprimer à travers lui, mais qui en même temps jouit de sa vie comme telle. De cette définition, dont je livre la rédaction, s'ensuit forcément la nouvelle lyrique: une lyrique qui renonce à toute musique moyennant les paroles comme but absolu, et qui, quant à la forme, est soutenue seulement par un Rhythme qui ne vit plus que de ce qui tend à son expression à travers lui. Une telle lyrique qui s'affranchit de tout procédé d'art traditionnel, non pas parce qu'il est traditionnel, mais parce que toutes les valeurs de ce groupe ont cessé depuis longtemps d'être des valeurs évolutives a été tenté par moi: pratiquement, dans mon « Brantasus », dont le premier cahier parut au printemps 1898; théoriquement, dans une « Révélation de la lyrique » qui parut un an après et où je cherchai de défendre et en même temps d'établir ce que j'avais conquis. A l'exception d'un petit nombre d'amis personnels et de partisans, je suis resté isolé jusqu'aujourd'hui. Heureusement! Car l'élaboration patiente de la technique nouvelle, dont les commencements sont à peine dépassés, présuppose une telle intensité, que la joie de l'oeuvre aurait été troublée, si prématurément une foule d'intrus (dont la seule activité aurait été d'imiter uniquement les imperfections et les défauts qui nous sont encore inhérents) se serait imposée à nous. Je ne doute point que ma forme nouvelle finira par conquérir aussi les autres littératures, non pas pour déloger les vieilles formes, qui garderont toujours leur importance secondaire, mais pour faire progresser là aussi l'évolution. Je me demande seulement si dans ces autres pays il y a déjà les personnalités suffisantes.

Arno Holz

(Traduit par Benno Geiger).

CAMILLE MAUCLAIR risponde :

Mon cher confrère

Le vers est une parole rythmée plus intentionnellement que la prose, un langage non dialectique mais émotif. Le principe du rythme est tout physiologique : le battement du sang artériel, l'amplitude ou la constriction respiratoire, selon l'émotion, en sont les impulsions naturelles. L'émotion crée son rythme dans le vers du poète comme dans le sein de la femme. La poésie est un chant syllabique et un poème ne se conçoit que chanté.

Il s'ensuit de ces quelques idées : 1.° que personne ne peut se vanter d'avoir inventé *le vers libre* parce qu'il y a autant de vers libres qu'il y a de poètes, et que leurs musiques ne se ressemblent pas : 2.° que la conception d'un vers où les rythmes sont symétriques est absurde au point de vue vocal et émotionnel, le vers alexandrin étant une magnifique forme d'éloquence mais n'ayant, au point de vue poétique, c'est à dire des ressources musicales et lyriques, qu'à peu près la valeur d'une polka à coté d'un lied de Schumann : 3.° que l'expression de *vers libre* n'a aucun sens et n'en saurait avoir. Chacun fait ce qu'il veut, et il n'y a pas de gendarmes pour l'empêcher de sentir le rythme à sa façon. Le vers libre actuel se maintiendra dans la langue, parce qu'il est logique, et les décrets des académiciens n'y feront rien.

Je considère d'ailleurs que les vers de Verlaine ou de Baudelaire sont *libres*. Il s'est trouvé qu'obéissant à leur émotion celle-ci créait une rythmique régulière : c'est une affaire de conformation cardiaque. Le mauvais vers pas libre, c'est celui du monsieur qui compte jusqu'à douze invariablement, quel que soit le cas, et admet les rimes d'oeil, les rejets (preuves excellentes de la nécessité du vers libre) — et toutes les absurdités qui pour ma part, me rendent intolérable l'audition d'un poème alexandrin. A la troisième strophe je m'amuse à deviner les rimes, et à la quatrième, fort incivilement, je crois entendre passer des tambours ou battre un ban dans un café d'étudiants.

Il m'est arrivé de faire des *vers réguliers*, et *Poesia* en publiait récemment. Je ne les ai pas faits exprès. J'ai suivi mon sentiment, qui déterminait une certaine musique verbale, quand j'ai eu fini, j'ai vu des strophes alexandrines sur mon papier. Le poème disait un état rythmique très normalement cadencé : si j'avais transcrit un état d'agitation, de réticences suivies d'élans, j'aurais été amené à des rythmes polymorphes. C'est le poème qui se fait tout seul selon sa logique intime, et non le poète qui s'assied pour faire un poème exprès, et limer des syllabes comme des ongles. Ceci m'a toujours été impossible et incompréhensible.

Il arrive, dans ce que les physiologistes appellent *la courbe* du rythme cardiaque, générateur du rythme transcrit, que l'état du vers régulier et symétrique se présente comme, avant ou après, l'état polymorphe.

Et en ce cas pourquoi ne pas mêler l'alexandrin à rimes aux vers assonancés et dissymétriques ? L'alexandrin traduit un état tout comme l'autre vers. Seulement, dès qu'il y a rejet, on a l'indication respiratoire qu'il faut cesser d'aligner des vers réguliers. L'alexandrin est un vers

libre — tous les vers sont libres, lui comme les autres, ni plus ni moins. On ne peut pas plus le supprimer que le nombre douze dans la numération : mais le nombre douze n'a pas plus de valeur spécifique que les autres, et voilà toute la querelle.

J'ai toujours eu l'instinct du vers libre. Il me sembla d'emblée le seul naturel. C'est la musique qui m'a poussé à écrire des vers et à essayer d'obtenir par les syllabes un peu de ses rythmes ductiles et complexes. Les vers de Henri Heine m'ont été un modèle et une aide bien avant que j'eusse lu les symbolistes français. Que sont ceux-ci d'ailleurs, auprès de telles merveilles ? Heine et Schumann, voilà des gens qui ont vraiment inventé quelque chose en fait de rythmique émotionnelle. Si Heine n'avait pas existé, Verlaine n'eût pas été ce qu'il fut. Il n'y aurait peut-être pas Laforgue, qui fut le premier à faire de vrais et beaux vers polymorphes en langue française. Mais il écoutait son âme, et il était bien trop spirituel et modeste pour penser qu'il les avait *inventés*.

A vous bien cordialement

Camille Mauclair.

SALVADOR RUEDA risponde :

Ilustre Maestro y amigo,

Al acabar mi viaje por las capitales levantinas de España y rendido aún de tanta fiesta, recibo la carta de V. en el campo, lejos de Madrid, donde me he detenido a descansar. Aquí leo su bellísima obra *Le Roi Bombance*, reveladora de una gran imaginación y de una gran sensibilidad. Me pregunta V. en su carta lo que opino acerca de lo que V. llama el « verso blanco » ó « libre » en español, y este metro es el endecasílabo sin aconsonantar y nace de la íntima complejidad del idioma castellano, de un modo natural, sin violencia, como nace el tallo de la rama. *De este verso libre*, ó verso blanco, que de las dos maneras se llama en español, opino lo que siempre opiné, que es un hermoso troquel de la expresión sobre todo *flexibilizado* como ya lo tenemos y lleno de matices y lleno de matices prosódicos en nuestra poesía moderna, pues expresar este metro con su nueva gracia y su nueva música, y su nueva maleabilidad (que yo principalmente le he dado) todas las milésimas de matiz tanto del cerebro como del espíritu. Usted mismo puede juzgar de esta noble verdad leyendo en *Fuente de salud*, que V. posee, las poesías tituladas *la danza del mosto*, *Las moras*, y sobre todo, *La cola del pavo real*, donde están expresadas todas las más útiles tornasoles del sentimiento y de la idea. En ocasiones hay absoluta necesidad de ser franco y realmente verdadero, aún a costa de la modestia. Pero, después de decir a V. que el verso blanco ó libre castellano sobre todo *modernizado* por mí, me parece un molde rítmico digno de dioses, me queda la duda (por la manera que tiene V. de preguntármelo), de que acaso el verso por que V. me pide parecer y que V. llamo blanco, sea quizás el verso cojo como yo le llamo, y que al inventarlo Mallarmé, poeta francés, sin vigor ni potencia rítmica y ya muerto para bien de la *poesía grande*, corrió como una

extravagancia, como un producto clorotico por todas las naciones, solo entre los cuatro o seis extravagantes de inspiración tísica que hay en cada país civilizado. Si es por ese *feto rítmico* per lo que V. me pregunta y por su prosodia, le diré que eso, en dentro de la misma lengua francesa tiene prosodia, por que es una majaderia, una verdadera estupidez, sin lógica, que se cae ella misma, sin siquiera soplarle, como se caería la torre *Eiffel* si dejara de estar sometida a una cadencia justa, á un ritmo matemático. En España, que tiene sangre literaria propia, idioma amplísimo, prosodia polifónica y todas las músicas nuevas, dentro de su índole, que yo le he dado en los veinticinco años últimos en España que yo he hecho más sinfónico que una orquesta y más pictórico que una paleta de pintor, y que están todas esas condiciones modernas que yo le he dado *curadas al sol, rociadas con gotas sublimes de vinos Ieréz* para que sean sanas y esten embalsamadas; en España, repito, donde bajo mi pluma ha brotado una nueva *prosodia española* y un nuevo colorido *español*, y se rie a grandes carcajadas la gente de *gran afinación*, de esas idioteces de « Monsieur Mallarmée » paseadas por América por sus imitadores, (impersonales y automáticos) como se pasean por los viajantes de joyería falsa, los *diamantes americanos*, que aquí llamamos gráficamente *diamantes de culo de vaso*. Ni la matriz poética del clorotico Mallarmée era capaz de concebir hijos rítmicos con las piernas en su sitio, y los ojos en su sitio, y que fuesen *armónicos* in semejante *titiritero de la lirica* supo jamás, por que era un impotente, lo que era ser padre digno, ni artista grande y potente. Cuando se engendran hijos rítmicos (versos), que tengan una pierna más larga que otra, un ojo en su sitio y el otro en un carrillo, un brazo natural y otro de un kilómetro, esos hijos se llaman *fenómenos* y se ven en los barracones de las ferias á diez céntimos la entrada.

Los románticos, transformaban la prosodia y el espíritu clásico, engendrando creaciones *como hombres*, no como seres *bisexuales*; los naturalistas transformaron el romanticismo engendrando hijos poéticos, *como hombres* armoniosos y fuertes; los que hemos hecho la última transformación de la prosa y de la poesía, hemos engendrado estrofas y párrafos, *como hombres*, con todo el fuego noble de nuestra alma y todo el respeto sagrado de nuestro corazón; pero Mallarmée, de quien vienen los espermatozoides tísicos, que los americanos á falta de bolsa espermática propia, han tratado de difundir (á los muchos años de muerto el vate francés) por América (que no tiene literatura propia) y por España (que sí la tiene), Mallarmée, vuelvo á repetir, no engendró nada como hombre, sino como *hermafrodita*, y como los *hermafroditas* no sirven para la función de crear, de ahí sus *verso cojos*, su prosodia sin átomos de ozono, su color exangüe sin hierro, sus imágenes sin pinceladas de yodo, su sintaxis sin coyunturas, como la lombríz y su raquitismo sin fósforo, sin sales, sin oxígeno. Ni eso es nada alto, grande y digno de la Sagrada Poesía, ni tampoco en los idiomas europeos, con fisonomía propia, cabe esa prosodia extrana á la *compleción filológica de cada lengua*; todo idioma que tenga que renovar su prosodia, necesariamente ha de hacerlo con elementos musicales *propios*, y no traídos del

francés; y querer llevar á cada idioma prosodia y sintaxis de otro, es tan estúpido como querer que un pez viva en el aire y un pájaro en el agua. Los extravagantes solo pueden *masturbarse* la fantasía, por no ser capaces de celebrar una amplia y honda y fecunda copula con la Santa Poesía.

Ahora que estamos en pleno Mayo, saca á la vista la Naturaleza la variedad infinita de sus arquetipos, de todos sus moldes y troqueles, para enseñar una vez más, á los poetas, como se hacen los versos. Vea V. las rosas: todas tienen completos sus acentos; vea V. los claveles: todos tienen cabales sus versos; vea V. los jazmines: todos tienen los pétalos iguales; vea V. las hojas de cada planta, de árbol, de cada flor; todas son versos iguales, acentos iguales, rimas iguales. Y así hay que escribir los versos, como los escribe Dios y como los escribe la Naturaleza: aún dando una prosodia nueva á la poesía, como he hecho yo en España, y una savia y un misterio nuevo, los he escrito con un altísimo respeto á los acentos y á las rimas.

España no admite la prosodia francesa del extravagante Mallarmée, *porque España tiene ya su prosodia moderna propia*; lo demás son cosas de *clowns* de circo, volatines, títeres, propios de gente sin sustancia ni dignidad humana. En España hacen *versos ridículos á lo Mallarmée*, sencillamente porque no pueden hacerlos tan altamente magistrales como los maestros, que han llegado á una perfección suprema.

Los poetas que no se ajustan para escribir versos, á lo que impone rotundamente Dios y á lo que impone la sublime Madre Naturaleza, no son, literariamente, hijos de la *Gran Madre*, sino solamente hijos de la **Gran puta**.

Salvador Rueda.

Es completamente imposible contestar en menos espacio al tema anterior, sobre el que yo podría escribir otro libro semejante al que hace veinte años escribí, titulado **El Ritmo**, y que fué el origen de la poesía moderna en España. Lo que digo en estas cuartillas, lo traduciría muy bien la gran inteligencia de mi amigo Pagano.

HENRI GHÉON responde:

Je pense, mon cher confrère, que le *vers libre* est mort, en tant que vers, en tant que libre, du jour ou l'effort concordant de ses apôtres a mis sur pied la *strophe analytique*: quand nous disons: vers libre, c'est d'elle qu'il s'agit.

La critique, mal informée, en est encore à la conception négative des premiers jours, incompatible désormais avec notre souci cartésien de construire: nous en sommes au rationalisme, Messieurs! Ne nous objectez pas la technique flottante du délicieux Jammes, individuelle du curieux Kahn: instinctifs purs, ils n'écourent que leur génie, celui-la autour de l'habitude balancée de l'alexandrin, celui-ci sans tenir compte des éléments rythmiques traditionnels de notre poésie. Auprès d'eux, voici les classiques, les Viélé-Griffin, les Verhaeren, les Van Lerberghe, instinctifs, raisonnables, soucieux de continuer le passé et de n'user d'aucune forme qui ne soit défendable logiquement: étudions-les.

Vers libre? Qu'est donc la liberté dans l'art, sinon le

choix d'une discipline. Arbitraire et habituelle chez les Parnassiens, personnelle et nécessaire chez les autres, entre les deux, il faut choisir. Et les plus novateurs, à certains moments de leur œuvre, n'ont pas toujours assez choisi. Trop d'entre eux laissent se glisser, dans leur strophe, sans spéciale intention, le bloc désuet et machinal de l'alexandrin d'autrefois, et ce n'est pas croyez le bien, quand leur pensée s'affermit, mais chancelle et ne se trouve plus un rythme adéquat. Ce flottement, ce compromis ont perdu momentanément notre cause devant le tribunal de l'opinion moyenne, en perpétuant indument la notion du *vers organisme* dont nous n'avons que faire ici.

Vers libre? Ni libre — je viens de le montrer — ni vers, même au sens académique du mot. A moins d'appeler vers, sur la ressemblance typographique, les *unités rythmiques*, les *unités logiques* (c'est tout un) que nous avons pris l'habitude — moi du moins — d'isoler chacune sur une ligne comme on fit des vers jusqu'ici, et qui ne valent jamais par elles-mêmes, mais par leur groupement, leur proportion, leur relation réciproques dans la *strophe organisme* qui les unit. Vous dirai-je que personnellement, je considère l'alexandrin, quand isolé, complet, il se suffit (le bel alexandrin qu'on admirait si fort naguère) comme une strophe de deux unités rythmiques en équilibre? Que s'il en faut un autre pour le compléter, la strophe change et les comprend tous deux, elle se compose alors, en fait, d'au moins quatre unités en équilibre, suivant le degré de fragmentation du vers. Et ainsi de suite de telle sorte qu'il est autant de strophes que de groupes d'unités indissolubles, indépendamment du nombre de vers que chacune peut contenir. C'est affirmer du même coup que ces unités rythmiques et logiques, nées de l'expressivité même de la langue, nous ne les avons pas inventées, mais reçues de tous les poètes dignes de ce nom qui ont chanté dans la langue de France sans les discerner sous le masque de telle ou de telle forme extérieure que la mode leur imposait, ils les groupaient d'instinct sous cette forme, autant que celle-ci le permettait, ramenant les mêmes unités chez Racine, de plus diverses chez Hugo, et ainsi voyons nous à mesure que déroulent les siècles, à des pensées moins calmes, plus évidentes, plus subtiles, correspondre des groupements plus nombreux, plus riches, plus variés, qui, enfin, rejetèrent l'absurde etreinte des soi-disantes règles pour tenter d'exister par eux-mêmes. C'est fait.

Certes, pas plus que nos ancêtres, nous ne sommes parvenus encore, à mesurer précisément ces unités rythmiques, à fixer les lois de leur groupement harmonieux ceci fut et demeure provisoirement « affaire d'oreille » pour nous, comme pour Hugo, comme pour Racine dont les vers tiennent leur valeur musicale de toute autre chose que de la prosodie de Boileau. Nos règles à nous, les voici, non plus empiriques, mais rationnelles.

Chaque unité expressive de la pensée, chaque unité logique du discours, créera une unité rythmique dans la strophe.

Corollaire: la strophe sera l'expression totale analytique, harmonique de la pensée. Une strophe, une pensée (c.a.d. une idée, un sentiment ou une image).

Et comme se groupent les pensées en s'appelant l'une l'autre, en s'opposant l'une à l'autre, ainsi: la strophe naîtra de la strophe précédente, prendra sur elle son point

d'appui ou s'en écartera, en antithèse — et j'entends rythmiquement.

Ainsi le poème nous apparaîtra comme la forme nécessaire d'un système clos de pensées, à l'exclusion de toute cheville et de tout ornement. Et son rythme vaudra ce que vaudra ce qu'il l'exprime.

Mais le rythme ne suffit pas. Non plus que la tradition des *unités rythmiques*, nous ne prétendons rejeter la tradition du *rappel de sons*. La langue lyrique française exige l'accentuation fréquente de certains mots. Comme on en soulignait, tout arbitrairement la fin périodique de chaque vers, nous en soulignerons chaque unité rythmique avant le temps de repos qui la suit, accentuant ainsi, et rationnellement, chaque mouvement de la strophe, chaque progrès de la pensée et chaque moment du discours. Et ce ne sera plus de façon symétrique, uniforme comme autrefois, mais suivant les mille ressources du clavier infini des assonances et des rimes: vagues ici, précises là, sourdes, éclatantes, lointaines, proches, sans dépasser la limite d'écart où l'écho cesse d'être perçu. Admettons pour invoquer encore l'autorité de l'exemple classique, que ce maximum est fixé par la distance entre les deux rimes extrêmes dans le quatrain d'un sonnet régulier, c'est à dire trois alexandrins. Par un plus grand nombre d'échos, par leurs altérations, leur entrecroisement, leur parallélisme, quel enrichissement sonore pour le discours. Il faut bien le dire, l'influence de la musique n'est pas étrangère à cette conception. Réglementer davantage l'emploi de ces échos sonores, c'est restreindre les possibilités de combinaisons dans l'orchestre. « Affaire d'oreille » ici encore — et de raison.

Telle est la strophe analytique qui subordonne à la pensée le rythme et le rappel de sons, et n'admet que exceptionnellement, pour certains effets isolés, des moyens d'ordre différent, comme l'ancien *vers-organisme* à cesures, comme l'*unité rythmique sans écho*, et rend désormais inutile la rime intérieure dont beaucoup abusent encore.

Voilà, mon cher confrère, où en est à mes yeux la question du vers libre, c. a. d. de la strophe analytique. Je n'imagine point quel autre système on pourrait édifier sur les meilleurs exemples de nos plus grands novateurs. Etablie selon la raison vivifiée par l'instinct, quel admirable poème ne peut permettre notre forme! Excusez ma longue réponse qui ne l'est pas encore assez, et veuillez croire à ma très vive sympathie.

Henri Ghéon.

12 Mai 1906.

FERDINANDO FONTANA risponde:

Gentilissimo signor Marinetti,

Sono per il *verso libero* in Francia e in Italia.

In Francia: perché (e già il buon senso del La Fontaine diede per il primo il segno della ribellione) esso può servire a battere in breccia l'*alessandrino*, troppo rigido e... antagonistico specialmente in un paese dagli ingegni per eccellenza alacri com'è quello;

In Italia: perchè può servire a dimostrare che... i poeti veri non trovano inciampo alcuno nella nostra vecchia prosodia! — Questa, infatti, — colla *selva*, coi *sciolti*, colla grande varietà dei metri, e col libito illimitato nella forma della strofa, nonchè per la *lega* stupenda della lingua (composta con mirabile fusione di *tronchi*, riducibili a *piani*; di *piani* riducibili a *tronchi* e a *sdruccioli*; e di *sdruccioli*, *bisdruccioli*, ecc.) — anzichè esser d'ostacolo a qualsiasi manifestazione del pensiero, le giova.

Mi permetto un'osservazione, a mo' d'esempio:

Nel N. 10-11 di *Poesia* v'è coppia di saggi di *verso libero* e di antica prosodia. Ebbene a me pare che assolutamente questi rappresentati da *L'Olivo* del Paolieri, e più ancora dallo squisitissimo *Un'ala* del Matri — vincano di gran lunga i primi.

Con ammirazione, mi creda suo

Ferdinando Fontana.

ADELAIDE BERNARDINI risponde:

Non ho nessuna predilezione pel *verso libero*. Tutte le mie simpatie sono pel sonetto e per la terzina, ora che intendo (meglio di quando pubblicavo, molto inesperta, i primi versi) il valore della forma.

Se critici competenti non mi avessero incoraggiata, riconoscendo in me reali qualità di ingegno poetico, le difficoltà della tecnica mi avrebbero tolto ogni ardire di proseguire.

La lotta con queste difficoltà e la soddisfazione di vincerle mi inducono a credere che il *verso libero* rechi alla poesia quella rilassatezza da cui, a parer mio, soltanto il metro e la rima possono nobilmente difenderla.

Il *soulier* del Poeta francese, *que tout pied quitte et prend* non mi piace, come donna, nella vita nè nell'arte.

Adelaide Bernardini.

Catania.

POESIA pubblicherà le risposte di Arthur Symons, E. Marquina, Giovanni Borelli, Touny-Lerys, Smara, Magalhaez de Azeredo, Nino Stellacci, Rosalie Jacobsen, Paolo Buzzi.

COMMENTI DELLA STAMPA

Dalla SERA

Richiamata all'attenzione degli studiosi di prosodia e di metrica da una saggia inchiesta iniziata sulla rivista internazionale *Poesia* — che ha richiesto per mezzo del suo direttore Marinetti, i pareri dei più illustri poeti del mondo — la questione del verso libero torna sul tappeto e non sarà inopportuno ricercarne il significato e il valore.

E per precisar subito i termini, onde confusione non sorga, userò la denominazione *endecasillabo sciolto* invece di *verso libero*, più italianamente così, se non più tradizionalmente imperocchè, sebbene dal cinquecento fino alla prima metà dell'ottocento abbia tal verso acquistato importanza presso illustri poeti italiani, e, usato dapprima nella poesia epica e nella drammatica, e nel sec. XVI nella didascalica — genere nel quale a dugent'anni di distanza doveva distinguersi il Parini — abbia ottenuto grandi allori nella lirica moderna con Ugo Foscolo e Giacomo Leopardi, mai non potè vincere il buon costume della *rima*, che brilla e zampilla *su del popolo dal cuore* come ha detto Carducci, più propizia e consona alla musicalissima natura poetica degli italiani.

Non ebbe infatti il verso sciolto ininterrotta tradizione, nè fu d'origine italiana.

Noi possiamo considerare a tal uopo, come primissimi esempi di sciolti, le *canzoni di gesta* di quella che si chiamò *epopea franco-veneta*, dove i versi componenti la *lassa* — assonanzati ed aventi le cesure dopo il quinto piede — possono annoverarsi esattamente fra gli endecasillabi privi di rima e possiamo poi osservare come la primitiva poesia italiana curasse squisitamente l'armonia finale del verso: tanto è vero che tutti coloro, i quali uscirono dalla scuola siciliana — la prima fra le prime prove dalla poesia d'arte — fiorita alla corte di Federico II, furono detti *dicatori per rima*. Anzi, molti poeti prima del *dolce stil novo* curarono di rime, la massima frequenza, come Brunetto Latini, che scrisse il suo *Tesoretto* in settenari a bocca baciata, e Dino Compagni che scelse per *L'intelligenza* la nona rima.

E perfino nel gloriosissimo periodo dell'Umanesimo, quando il rinnovato ardore per la letteratura classica, poteva risvegliare propositi di libere imitazioni metriche, e qualche volta consigliare addirittura — come ad Albertino Mussato per l'*Ecerinis* — la lingua d'Orazio, pur volendo far passare le *laudi* religiose di Leonardo Giustiniani, per versi — Iddio glieli perdoni! — liberi, non potremmo trovare numerosi esempi di tal forma poetica. Ma per contro nuovi e più raffinati dicatori per rima, il Magnifico, il Poliziano, il Pulci, Feo Belcari.

Le opere poetiche fondamentali della nostra letteratura sono tutte rimate: e senza risalire agli esempi della *Commedia* ed ai sonetti politici dell'amoroso canonico d'Avignone, noi possiamo considerare il più grande poema cavalleresco, l'*Orlando Furioso*, e quello epico, la *Gerusalemme liberata*, nella loro forma serrata, costrutta tra un difficilissimo doppio giuoco di rime, per convincerci del come fosse strettamente congiunta, presso i sommi cantori, la bella, italica forma musicale allo spirito ed al sentimento poetico.

Tanto è vero che Gian Giorgio Trissino volendo restituire all'antico splendore l'epopea malmenata — secondo lui — dal Tasso, scelse per la sua *Italia liberata dai Goti*, poema perfettamente opposto alla *Gerusalemme*, il verso sciolto, nel quale s'era esercitato componendo i *Simillimi*, commedia tolta dai *Menaechmi* di Plauto, mentre il Bolognetti, altro fanatico delle forme stecchite, non potè disdegnare l'ottava per il suo *Costante* poema pur contrapposto a quello di Messer Ludovico.

.....

I vecchi nostri poeti non badarono mai troppo all'accento; e così — ad esempio — citerò, qual primo mi ronza all'orecchio, uno degli ottonari del Magnifico, accentato sulla prima quinta e settima, *Donne e giovanetti amanti*, il qual ottonario pare sia, sfuggito persino all'arcigno padre Ireneo Affò, il quale spulciando nei canti carnascialeschi del Medici gli ottonari con gli accenti sulla seconda, e sulla settima, per ridurli ad un trisillabo seguito da un quinario, non s'avvide di questo ancor più bizzarro

modo d'accentuazione, che gli avrebbe permesso d'affermare come, qualche volta, l'ottonario mediceo sia composto di un bisillabo più un senario regolarissimo.

Come il verso sciolto, anzi l'endecasillabo sciolto se non è tradizionale, nel vero senso della parola, per la nostra letteratura, è senza dubbio consuetudinario, il *verso libero* non è al contrario, nè tradizionale, nè fra usi comuni.

Non converrà dunque fare il viso dell'armi se mai s'annunci che il verso libero, il nostro classico verso libero, diverso dai metri... ortodossi per gli accenti, non per le sillabe voglia tornare in onore; epperò non ho fatto viso d'armi, bensì mi sono rallegrato leggendo la polemica che si dibatte su le colonne, di *Poesia*, al questionario della quale hanno fin qui risposto Gustave Kahn, Oliva, Colautti, De Regnier, Tumati, Vielé Griffin, Capuana, Verhaeren, Giovanni Pascoli, Neera, Comtesse de Noailles, A. Orvieto, Jules Bois, A. Boissière, Mockel, Francesco Chiesa, Rachilde, Ducoté, ecc.

La quale polemica è senza dubbio interessante per tutti, sebbene io creda che per noi la questione del verso libero non si riduca che al seguente quesito: fino a qual punto possa un poeta secondo il proprio senso musicale modificare l'andamento dei versi nostri abituali.

Diviene così intimamente italiano il metro barbaro, e il nostro orecchio s'educa a sentire più schiettamente le armonie dei versi latini e greci, nei quali non è necessario che la cadenza ritmica tocchi quelle sillabe che sono marcate dall'accento tonico della parola.

Purchè per verso libero non s'intenda ogni squarcio di prosa, che dalle cinque vada alle trentasei sillabe; noi dobbiamo accogliere con favore queste innovazioni — chiamiamole impropriamente così — prosodiche: resterà sempre qualcuno a coltivare il vecchio settenario ed il vecchio endecasillabo, assai più difficili a costruire, se debban essere perfetti, di quel che si creda.

Ma chi mai — si vocia a diritta e a manca — non riesce a distillare dal proprio cervello qualche endecasillabo?

Si: pedestre?

Carlo Vizzotto.

"POESIA", HA PUBBLICATO:

nel I.º Fascicolo: GABRIELE D'ANNUNZIO - *La nave* - PAUL ADAM - *Amen!* - SEM BENELLI - *L'Aquila* - ARTURO COLAULTI - *La Conquista* (I.ª Parte) - GUSTAVE KAHN - *Le Refuge des amoureux* - EDOUARD SCHURÉ - *La melodie incarnée* - F. T. MARINETTI - *L'Aube Japonaise* - CAMILLE MAUCLAIR - *Paysage d'Ouest* - CATULLE MENDÈS - *Sonnets d'Italie* - ETTORE MOSCHINO - *Il canto della pace notturna* - COMTESSE DE NOAILLES - *Poesie*. - VITALIANO PONTI - *Il distruttore* - HENRI DÉ REGNIER - *Palazzo* - RACHILDE - *La main de Fredegonde* - FRED. BOWLES - *The tent by the lake* - TÉRÉSAH - *Armonia* - CECCARDO ROCCATAGLIATA-CECCARDI - *Il Viandante* - ALMA TADEMA - *Frost*.

nel II.º Fascicolo: MISTRAL - *Lou Renegat* - VITTORIA AGANOR - *Il consolatore* - SEM BENELLI - *Apologia* - RANDEL - *A face in a crowd* - ARTURO COLAULTI - *La Conquista* (II.ª Parte) - COSIMO GORIGIERI CONTRI - *La Carmelitana* - PAUL FORT - *Le matin pastoral* - FRED. BOWLES - *Noon* - GUSTAVE KAHN - *Le prince Etè* - CLOVIS HUGUES - *Jeanne prisonnière* - F. T. MARINETTI - *La folie des maisonnettes* - ANGELO ORVIETO - *Antologia di Poeti* - STUART MERRILL - *Romance* - VITALIANO PONTI - *Eris et Eros* - HÉLÈNE VACARESCO - *Ni ce soir*.

nel III.º Fascicolo: GIOVANNI PASCOLI - *I gemelli* - SAINT GEORGES DE BOUHELIER - *Elègie d'Automne* - FRANCESCO CHIESA - *Aracne* - ARTURO COLAULTI - *La conquista* (III.ª Parte) - FRANCIS JAMMES - *Poesie* - FRANCIS VIÉLÉ-GRIFFIN - *Sarcophage* - ETTORE MOSCHINO - *Crepuscoli Antichi* - LUCIENNE KAHN - *Melancolie. Chanson* - G. P. LUCINI - *La solita canzone* - F. T. MARINETTI - *Les Courtisanes* - CATULLE MENDES - *Les sept Lacs* - MARIA STAR - *Taormina*.

nel IV.º Fascicolo: GIOVANNI MARRADI - *Tito Speri* - EMILE VERHAEREN - *Tempete sur la mer* - PAUL ADAM - *Le Signe Double* - SEM BENELLI - *Il padre mio della montagna* - AURELIO UGOLINI - *Grottesco d'Inverno* - GUSTAVO BOTTA - *Vento - Tramonto* - RICHARD CAPELL - *April - Montmartre* - FRED. BOWLES - *Night* - ANTONIO CIPPICO - *Ritorno* - ERNEST GAUBERT - *L'Amazone* - JULES LAFORGUE - *Chanson des sabots jolis* - F. T. MARINETTI - *La Mort des Forteresses* (I.ª Parte) - ALFREDO ORIANI - *La Festa da Ballo* - VITALIANO PONTI - *Madrigali alla Povertà* - K. ROSENVAL - *Deux sonnets pour la Mousmé*.

nel Fascicolo V.º-VI.º: ADA NEGRI - *Rose rosse* - GUSTAVE KAHN - *Lettre à Elle* - *Anniversaire* - *Palais de Songe* - ERWIN ALEXANDER - *Heimnarrts* - *Abend* - RENÉ ARCOS - *Fileuse* - SEM BENELLI - *Apparizioni dell'idea* - GUSTAVO BOTTA - *I doni* - *Mattinata* - FRED. G. BOWLES - *Severed* - GIUSEPPE BRUNATI - *L'ingegnoso Hidalgo* - GAETANO CRESPI - *El titol* - MARIE DAUGUET - *Parfums* - STURGE

MOORE - *Hail Pytho* - RICCARDO FORSTER - *Rose* - *Il morto giorno* - PAUL FORT - *Le Bohémien* - CECCARDO ROCCATAGLIATA - CECCARDI - *Gli Apuani* - ALFRED JARRY - *Le Fouzi-Yaua* - VALENTIN MANDELSTAM - *La petite fille* - *Air* - F. T. MARINETTI - *La mort des forteresser* - (II.º et III.º partie) - AUTEUR INCONNU - *Deux chansons Albanaises* (traduite par A. R. d'Yvermont) - ALBERT MOCKEL - *Deux chansons du rire et des pleurs* - RENÉE VIVIEN - *Elle passe* - SAINT POL-ROUX - *Le poète au vitral* - TÉRÉSAH - *Il cieco* - HÉLÈNE VACARESCO - *Ah! que fais-tu?*

nel VII.º Fascicolo: HENRI DE RÉGNIER - *Ville de France* - ADOLFO DE BOSIS - *Da « l'Alba del terzo giorno »* - GUSTAVO BOTTA - *Visione* - *Tregenda* - GIOVANNI CHIGGIATO - *Sul luogo del disastro* - GEORGES CASELLA - *Mensonges* - MARIE DAUGUET - *L'amour* - FAGUS - *Pantoum* - ENRICO FONDI - *Ballate Floreali* - JEAN LORRAIN - *Les Mauvais soirs* - JOHN MASEFIELD - *Sonnet* - GIAN PIETRO LUCINI - *Delta* - F. T. MARINETTI - *La l'Automobile* - VITALIANO PONTI - *Alla giubba lunga* - LOUIS PAYEN - *L'aloés* - FERDINANDO RUSSO - *Suspirata* - JEAN ROYÈRE - *Ecoute!* - DOMENICO TUMIATI - *Terracotta* - HÉLÈNE VACARESCO - *Ballade Roumaine* - ESHMER VALDOR - *Vers ivres-fous* - RICHARD CAPELL - *Song*.

nel VIII.º Fascicolo: CONTESSE M. DE NOAILLES - *La douceur du Matin* - ERWIN ALEXANDER - *Die Tiefe* - BENNO GEIGER - *Verfall des menschheit* - SEM BENELLI - *Il castello del silenzio* - CECCARDO ROCCATAGLIATA CECCARDI - *Frammenti dell' « Iperione »* - FRED. G. BOWLES - *The empty nest* - ENRICO CORRADINI - *Carlotta Corday* - MARIO CHINI - *Tanche giapponesi* - GAETANO CRESPI - *I mè campagn* - PAUL FORT - *Ballades Françaises* - ADONE NOSARI - *Piétol* - ALFRED JARRY - *Lyrisme militariste* - ATTILIO SARTATTI - *Il cicisbeo* - VITALIANO PONTI - *Ila-rodia* - TRILUSSA - *Er diavolo che se fa frate* - RENÉE VIVIEN - *Viviane*.

nel IX.º Fascicolo: JEAN MOREAS - *Verone* - PAOLO BUZZI - *Divina Anima Peurilis* - ARTURO COLAULTI - *Dei quattro poeti maggiori* (Il Reduce - La tomba percossa - La Sposa - La Casetta) - FRANCIS JAMMES - *C'est un coq...* - PAUL CLAUDEL - *Je vous ai assiégué...* - ROBERTO BRACCO - *A' porta nchiusa* - F. T. MARINETTI - *La religieuse et le marchand de pourceaux* - ETTORE MOSCHINO - *Amebeo d'amore* (Nella notte - All'alba) - PAOLO BUZZI - *Frammento dell' « Esilio »* - FEDERICO DE MARIA - *Il poema del vento* - RICCARDO PITTEI - *Al mare* - *Istria* - BOGUSLAS ADAMOWICZ - *Sarcasmes* - R. SCHAUKAL - *3 sonette nach J. M. de Heredia* (Perseus und Andromeda).

nel Fascicolo X.º-XI.º: GUSTAVE KAHN - *Deuil* - DOMENICO OLIVA - *La fontana di Rimini* - FRANCESCO CHIESA - *Venere di Milo* - FRED. G. BOWLES - *A Damask rose* - DIEGO ANGELI - *In quale orto lontano....* - BOGUSLAS ADAMOYICH - *Le masque* - ANTONINO ALONGE

- *Appassionatamente* - JULES BOIS - *La mort de l'idole* - CAMILLE MAUCLAIR - *Crépuscule* - DOMENICO TUMIATI - *Medium* - GUSTAVO BOTTA - *Partenza* - *La visita* - MARIE DAUGUET - *La chanson de la mer* - PIETRO MASTRI - *Un'ala* - CARLO BASILICI - *Bosco degli ulivi* - ERNEST GAUBERT - *La faneuse* - GINO DAMERINI - *Ritmi d'autunno* - JEAN LOUIS VAUDOVER - *L'âme de la forêt* - NINO MARCHESINI - *I gigli* - LORENZI LORENZO - *Rime andaluse* - HÉLÈNE VACARESCO - *Sur la pente* - *O doux frère* - FERDINANDO PAOLIERI - *L'olivo* - HENRI GHÉON - *Trois esquisses lyriques* - R. SCHAUKAL - *Sonette nach J. M. De Heredia* (Antonius und Kleopatra) - SMARA - *La chanson du cygne* - THÉO VARLET - *Vitesse* - G. P. LUCINI - *Il bagno* - FAGUS - *La défaite du sphinx* - MARIO CHINI - *Tanke giapponesi* - EMILIO ZANETTE - *Inno alla madre* - G. PORRO SCHIAFFINATI - *La nevoda marella* - CECCARDO ROCCATAGLIATA-CECCARDI - *Sulla tomba di Napoleone I.* - NELLO PUCCIONI - *Dalla Lucrezia Borgia* - A. UGOLINI - *Donandosi le bandiere di battaglia alle Regie navi « Agordat e Coatit »*.

nel XII.º Fascicolo: EMILE VERHAEREN - *A la gloire des Cieux* - DIEGO GAROGLIO - *La Badia di Soffemia* - MARIE DAUGUET - *Mercurio* - F. T. MARINETTI - *Le directeur s'amuse...* - UGO CODOGNI - *Alla terra* - VICTOR LITSCHFOSSE - *Ferveur* - TOUNY-LERYS - *L'Impossible* - FRED. G. BOWLES - *Take the best that Life can give* - *My World* - LOUIS THOMAS - *O ma jeunesse* - PRINZ EMIL VON SCHOENAICH CAROLATH - *Gruss an Venedig* - TITO MARRONE - *Crisalide* - GIUSEPPE PIAZZA - *Preghiera al mio Dio* - FRITZ VANDERPIIL - *Complainte de Maldoror* - GABRIELE GABRIELLI - *Violette* - ROMOLO QUAGLINO - *Il Secreto* - ALBERT BOISSIÈRE - *Le Gué* - BOGUSLAS ADAMOWICZ - *Deux Poèmes Polonais*.

nel XIII.º XIV.º Fascicolo: E. A. BUTTI - *Il Castello del sogno* - RICHARD DEHMEL - *Die Erweckung des Herrschers* - COMTESSE DE NOAILLES - *La naissance du jour* - CAMILLE MAUCLAIR - *La reconte* - JULES BOIS - *La Tentation du Heros* - ALBERT BOISSIÈRE - *Le Lin* - FRANCESCO CHIESA - *Primavera* - ANTONIO BELTRAMELLI - *Tramonto Romano* - F. T. MARINETTI - *Les vignes folles, les Cyprès et la Levrette bleue* - FEDERICO VALERIO RATTI - *L'Albatro* - RICCIOTTO CANUDO - *Sonetti dell'Androgine* - ADELAIDE BERNARDINI - *Barca nova* - FRED. G. BOWLES - *A song of shadows* - GIUSEPPE VANNICOLA - *L'errore* - AUGUSTO GRANZIOTTO - *A Marion* - F. VALMY BAYSSE - *Res-souvenir* - SILVIJE KRANJCÈVIC - *Eloi, Eloi lamma sabactani* (traduzione di Stiepkó Ilyc) - FANNY PISA - *Il vecchio tronco* - ENZO FERRARI - *Ala ferita* - VINCENZO BURONZO - *Il giardino della vergine* - MASSIMO CORONARO - *Languore*.

**POESIA pubblica solamente
versi inediti.**

MERCURE DE FRANCE

PARIS - 26, rue de Condé - PARIS

SEIZIÈME ANNÉE Paraît le 1er et le 15 de chaque mois SEIZIÈME ANNÉE

Directeur: *Alfred Vallette*

L'ERMITAGE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'ART

Directeur: **EDOUARD DUCOTÉ**

PARIS, 38 Rue de Sevres

SOCIÉTÉ DU "MERCURE DE FRANCE", - Editeur - PARIS

Prezzo del presente fascicolo L. 2.



LE ROI BOMBANCE

tragédie satirique de F. T. MARINETTI